

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Plein d'importance, le premier dit : « Je suis le canard mandarin. »

Le second : « C'est moi le canard de Cholon. »

Et le troisième, en battant des ailes : « Moi, je suis le dernier canard, je suis né au café du coin.. coin, coin, coin. »

(Bois gravé de Manh-Quynh.)

VOTRE INTERET

VOTRE DEVOIR

*Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.*

SOUSCRIVEZ AUX
**Bons du Trésor
indochinois**

Taux d'intérêt annuel 2 %

BONS A UN AN

émis à 98 \$ 00.

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 60

remboursables

au gré du porteur

au pair à trois mois de date

à 100 \$ 50 à six mois de date

à 101 \$ 00 à neuf mois de date

à 101 \$ 60 à un an de date

Vous trouverez aux guichets des Banques,
des comptables du Trésor et de l'Enregistre-
ment des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000
et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois
d'échéance, et les bons à trois mois à toute
époque sont escomptables à la Banque de
l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

5^e Année - N° 215

12 Octobre 1944

Edité par

L'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES

6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue

« INDOCHINE »

6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :

Un an : 40 \$ 00, 6 mois : 25 \$ 00

Etranger :

Un an : 55 \$ 00, 6 mois : 35 \$ 00

Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

*Pages anciennes. — La mort d'un ancien minis-
tre, par Pierre Pasquier.*

La culture de l'hévéa, par M. ERHET.

*Excursions et reconnaissances. — De Kompong-
thom à Stung-treng par la forêt, par J. M.*

*4 l'occasion des Fêtes de la Mi-Automne, la
Maison de l'Information, à Hanoi, a donné à
son public, en ombres chinoises signées de
Manh-Quynh, la Légende de la Tortue d'Or.*

*Mœurs et coutumes du Viêt-Nam. — L'alimenta-
tion dans les différentes classes sociales anna-
mites. par D.*

Le Bridge, par LE POULAIN.

Abonnements : Les abonnements partent
du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande
de changement d'adresse doit être accompa-
gnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler
l'adresse précédente, faute de quoi le chan-
gement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos
lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adres-
sent un règlement, de bien vouloir nous
rappeler le numéro figurant en haut, à
droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont en-
voyées un mois environ avant l'expiration
de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un
mois après la fin de l'abonnement, nous
serons dans l'obligation d'envoyer un recou-
vrement postal et les frais en seront à la
charge de l'abonné. Aucun règlement par
acompte n'est accepté.

PAGES ANCIENNES

La mort d'un ancien ministre

par Pierre PASQUIER

Au moment où s'éteint dans le respect unanime S. E. Tôn-thát-Hân, deux fois Régent de l'Empire d'Annam, chargé d'ans, de gloire et d'honneurs, nous retrouvons pour vous ces pages de P. Pasquier qui auraient pu être inspirées par la grande figure du Prince.

Les pages qui vont suivre ont été trouvées éparses sur le parvis de la maison d'un mandarin. Elles constituent un délicat témoignage adressé à la mémoire d'un sage et d'un honnête homme.

JE ne pouvais, en suivant cette route si simple et pourtant pleine de la fraîche poésie que la brume légère du matin étend sur les paysages les plus uniformes, détacher ma pensée de l'époque déjà lointaine où je vins pour la première fois prendre possession de cette circonscription de Tiên-Hung qui m'a laissé au cœur le parfum des pruniers en fleurs.

Je ne songeais pas alors, dans mon assurance de jeune mandarin, aux sages conseils, aux enseignements profonds, que je devais trouver là-bas dans ce village de Phu-khê où s'était retiré l'homme dont la « précieuse marque » signifiait « Retour à la Droiture » et qui m'avait conféré jadis le titre de docteur. Sa vie dépassa son nom. Elle fut toujours empreinte de rectitude et nuls autres chemins que ceux suivis par les sages ne connurent ses pas.

En allant aujourd'hui rendre à ce génie nouveau mon premier hommage, je ne puis oublier qu'il fut homme. Il connut les honneurs du lettré parvenu au faite de la hiérarchie mandarinale sans que sa sereine philosophie en soit troublée, sans que la blancheur de ses sentiments en soit ternie.

Le destin a voulu choisir une heure propice pour confier à la terre ce corps vertueux et rendre au pays des âmes ce pur esprit.

La plaine est en fête, la rivière ondule jeune, souple, et déjà lourde d'espérance. Le ciel vaste reste limpide. Un vent léger berce les bannières blanches qui jalonnent le chemin suivi par le cortège. Les souhaits, les vers qui disent les louanges de S. E. Luong-qui-Chinh, semblent chanter dans cette brise. Ces modestes témoignages adressés par les disciples de ce noble vieillard, doivent être doux à ses mânes. Il n'y a là ni faste ni vaine gloire. Ce sont les expressions sincères de piétés filiales obscures. Les bannières sont en cotonnade mais les sentences qu'elles portent sont belles.

Cette simplicité aura été agréable à celui qui recommandait avant sa mort à ses enfants de ne faire aucune dépense d'ostentation. « Il faut se conformer, disait-il, aux efforts de la maison et vous savez que la maison ne peut pas grand'chose ».

Il ajoutait : « J'ai toujours été un mandarin pauvre, pourquoi me feriez-vous de pompeuses funérailles ? Pour attirer les gens de fort loin, lesquels se croiront obligés à des éloges ! Avoir la jouissance des éloges, quelle pauvreté ! on tousse et il ne reste rien. »

Naître d'une pauvre famille de paysans, devenir grand mandarin, Ministre des Finances, avoir consenti à rester dans l'indigence au milieu des honneurs ; ensuite, être revenu modestement dans la maison de ses pères, avoir tourné ses regards vers la terre d'où il était sorti, quel exemple ! telle fut pourtant la vie de S. E. Luong-qui-Chinh.

Les barres d'or jonchent le chemin, c'est le péage offert aux mauvais génies qui laisseront ainsi la route libre. Les deux gardiens, casque en tête, en souquenille rouge et verte, chassent les diables obstinés. Les bannières s'avancent et au milieu d'elles les autels portatifs où sont réunis les objets familiers du défunt qui l'accompagneront dans son modeste palais d'éternité. Son palanquin, son portrait fait à Hué, son long bâton de bois à peine équarri dont il aidait sa marche vacillante, son pinceau, tous les humbles outils de la vie de ce sage sont portés religieusement. Voici la longue banderole de soie jaune où s'inscrivent tous ses titres de mandarin et de lettré. Enfin sur un chariot son cercueil. Les pleurs de ses 80 enfants, petits-enfants, brus et gendres l'accompagnent. Les violons à deux cordes vibrent obstinément de la même plainte lancinante, soulignée par les coups de douleur des gongs et des tam-tams.

Ses fils cheminent lentement, sous leurs vêtements blancs, le front ceint d'une corde de paille, courbés sous l'affliction, appuyés sur le symbolique bâton rond.

Dans un bouquet de banians, sous l'ombre épaisse, à la pointe d'une rivière qui s'éploie comme une aile de martin-pêcheur, en face du village, se cache l'humble pagode qui recevra les restes de cet ancien Ministre, de cet ancien Président du Co-mât, ce grand Censeur des gendres du roi.

Ce fut la seule dépense de ce sage. Encore ne la fit-il pas en vue d'une déification personnelle future. Les dix barres d'argent qu'il reçut, lors de sa retraite, des mains de la Reine Mère Thu-Ru en récompense de ses services, furent employées à l'édification de cette pagode « La mystérieuse concorde » qu'il dédia à sa mère. C'est là qu'il aimait à venir chercher les inspirations qui lui permirent de donner tant d'excellents conseils pour le bien de ses concitoyens. C'est là qu'il demeurera à jamais couché à la droite de sa mère. De la porte entr'ouverte, il pourra suivre encore le laboureur confiant et paisible. La vie communale bruirra jusqu'à lui. Il restera présent au conseil des notables. Il jouira du réveil du printemps.

Il pourra entendre le paysan louer sa mémoire, car grâce à lui, il est désormais assuré des futures moissons malgré les ingrattitudes du ciel.

Ce coin d'horizon fait d'une corne de rizière, d'une haie de village, d'un rideau de bambous n'est-il pas pour lui le plus beau paysage du monde ! Combien de fois a-t-il dû l'évoquer alors qu'il avait été envoyé en disgrâce, pour n'avoir pas voulu condamner un innocent, dans ces postes malsains de la région montagneuse, si malsains, qu'il disait d'eux « ils font hâter la vie », « ils découragent les étoiles ».

Le neuf du onzième mois de l'année dernière il se sentit faiblir. Je vins aussitôt le voir. Dès que je fus auprès de lui, il me dit : « Avez-vous des nouvelles de la Capitale ? » Ainsi, au bord de la mort il montrait l'affection qu'il conservait à son pays.

Il ne voulut bientôt ne prendre autre chose qu'un peu d'eau. A ses enfants et à ses petits enfants qui le pressaient et lui offraient des médicaments et ses plats préférés, il répondait en souriant : « J'ai 82 ans, il est digne que je meure. Quant aux médicaments je ne veux pas en faire usage pour la première fois de ma vie. Laissez-moi donc en paix. J'ai besoin de toute ma lucidité pour entrer dans ma vie nouvelle ; pour cela il faut que je me présente le corps pur. Si j'arrive à l'heure de ma mort en touchant encore aux choses de ce monde je descendrai au pays des ombres sans mémoire. Laissez la mort venir et écoutez-moi. Vous allez acheter de la cotonnade blanche de fabrication annamite, vous me préparerez vous-mêmes des vêtements neufs ainsi qu'un turban et une ceinture. Je suis né au pays d'Annam. Quand j'étais enfant j'appartenais au peuple et je portais de simples robes de coton teintées au « cu-nâu » ; il est convenable que je reprenne ces vêtements en quittant la vie. Il me faut mes « anciennes marques ». Avant d'être mandarin et au-dessus je suis paysan. Les soies chinoises à fleurs, les satins brochés sont des biens en dehors de moi que je ne puis porter. Vivre annamite et mourir vêtu de choses annamites pour que mes ancêtres puissent me reconnaître et me recevoir quand je descendrai parmi eux. »

Retourner dans la maison paternelle après avoir rempli sa vie, attendre l'heure où l'on s'éteint, être heureux en retrouvant les pins et les chrysanthèmes, voir le ciel très loin, et lorsque l'inéluctable arrive se souvenir, en un dernier effort de la pensée, des fleuves, des monts de son pays et emporter dans sa tombe cette ultime vision avec les larmes qu'elle fait naître, tel est le vers qu'il écrivit sur son testament.

Ce cœur noble et bon s'inquiétait encore à son dernier moment, d'épargner aux notables de son village les ennuis que font naître les obsèques d'un mandarin du premier degré. « Que ma mort, disait-il, n'interrompe pas les « travaux des champs ». »

« Laissez-moi libre dans le cercueil. Ne suivez pas en cela l'usage populaire qui veut que le corps soit fixé de toutes parts par des coussins de papier. Allongez-moi tout doucement. Placez auprès de moi les costumes de cérémonie que je tiens de la munificence du roi. Déposez sur mon cœur une planchette en sapin sur laquelle vous tracerez les huit objets primordiaux et les sept constellations et laissez-moi dormir.

« J'ai fait construire un chariot pour éviter aux épaules des porteurs le poids de mon cercueil. Je ne veux pas, moi qui ai toujours cherché pendant ma vie à éviter au peuple les dépenses inutiles que ma mort lui soit cause de tracas et de peine. »

A quel homme mieux qu'à Luong-qui-Chinh pourrait s'appliquer cette sentence venue du Sud : « L'homme vertueux doit imiter l'arbre santal qui, lorsqu'on l'abat, parfume la hache qui le frappe. »

.....

La nuit est venue. Le pinceau a roulé de mes doigts sur le sol. De l'aire baignée de lune qui s'étend nue devant ma maison, je vois la plaine qui s'embrume de luminosités. Un tournant du fleuve brille comme un miroir d'étain. Ma rêverie se prolonge au delà de la 4^e veille. J'oublie le gong et le « mo ». Les grands lilas déroulent leurs ondes odorantes. Jamais le silence de la rizière ne m'avait paru aussi bruisant. Cette harmonie de sons confus et distincts monte à moi, emplit l'espace, mon être tout entier plonge en elle. Ce n'est plus le cri du crapaud-buffe, le frôlement silencieux des phalènes, le vol imprévu et fantasque des lucioles, la note stridente des cigales, le crissement des grillons, la cantate nocturne des insectes inconnus qui vivent de l'ombre et naissent à la fraîcheur du soir ; non, c'est l'âme tout entière de mon pays qui chante dans cette nuit d'été ; c'est la poésie de la rizière qui se fait apparente et réelle dans cette symphonie : c'est le pays d'Annam, la terre de nos pères qui glorifie un de ses enfants.

Thai-binh, 1907.



La culture de l'hévéa

par M. ERHET

I. — LA CRÉATION D'UNE PLANTATION

LE CHOIX DU TERRAIN est le premier acte de la création d'une plantation. C'est un acte important. Le problème est différent pour le petit planteur aux buts modestes ou pour l'agent d'un groupement à nombreux capitaux.

Le premier recherchera une terre se prêtant, certes, à la culture de l'hévéa, mais située à proximité d'un centre habité, pourvu de moyens d'accès, de main-d'œuvre locale et jouissant d'un climat sain.

Les terrains remplissant ces conditions sont ordinairement situés en terre grise et d'assez faible superficie.

Tout autre sera le but du second qui aura besoin de vastes espaces, susceptibles d'extension. Pour celui-ci, l'excellence du sol primera les autres considérations.

L'hévéa est un arbre rustique, qui pousse aisément dans le Sud indochinois. La meilleure croissance et sans doute les meilleurs rendements sont néanmoins obtenus dans les terres rouges d'origine basaltique (65 % de la superficie actuellement plantée se trouvent en terre rouge).

Nous abandonnerons ici le petit planteur de terre grise pour suivre les travaux du planteur de grande culture.

PROSPECTION. — Après avoir choisi sur la carte d'Yves Henry une région base pour la future plantation, il s'agit de tracer les limites de la concession. C'est là le travail de prospection qui consiste à découper soit dans les bambous serrés de la Cochinchine, soit dans la grosse forêt du Cambodge des layons en forme de quadrillage à mailles aussi petites que possible.

On dessinera ainsi une carte de la région figurant l'étendue des plateaux, l'état du sol et de la végétation, la situation exacte des marais et cours d'eau.

On pourra alors, sur documents, prévoir la disposition des futurs « blocs » d'hévéas, les emplacements de villages, de stations de pompage.

Il faudra à la même époque procéder à une prospection anophélienne pour déterminer l'importance du risque malarien aux environs des différents marais.

VILLAGES PROVISOIRES, ROUTES, PEPINIERES. — Nous aurons terminé ces travaux préliminaires en mai-juin. Avant l'abatage, qui aura lieu à la fin de l'année, il faut créer les routes d'accès, les villages provisoires, les pépinières.

C'est, certes, la période la plus prenante du métier, mais que d'aléas, que de difficultés ! Il faut utiliser largement la main-d'œuvre locale, Moïs ou Cambodgiens, en assurer le ravitaillement et les soins médicaux.

C'est également à ce moment qu'apparaît la main-d'œuvre contractuelle tonkinoise qui doit s'adapter à une région toute nouvelle. Les premières misères : paludisme, plaies suivent de près.

Dès la première main-d'œuvre installée, il faut songer à préparer les jeunes plants pour l'année suivante. Les pépinières sont établies sur des sols riches à proximité de l'eau ; elles sont piochées

en planches de 20 m. X 10 m. à 70 cm. de profondeur. Ce travail demande à être fait soigneusement en enlevant les souches et débris de végétaux, le terrain étant parfaitement ameubli. Les planches sont séparées par des allées pour le passage des coolies et l'écoulement des eaux en vue d'un bon drainage.

Les graines sont placées d'abord en germe abrité, sur des lits de sable maintenu frais et humide pour permettre leur germination.

Les graines germées sont semées à plat, raphé en dessous, espacées en moyenne de 30 cm. dans un sens et de 40 cm. dans l'autre sens.

Pour obtenir des plants plantables à la saison des pluies suivante, il est indispensable d'arroser et de biner fréquemment les pépinières.

ABATAGE, BRULAGE, PREPARATION DU TERRAIN. — La conduite d'un abatage diffère suivant qu'il s'agit d'une grosse forêt, d'un mélange forêt-bambous ou d'un simple peuplement de bambou.

Les gros arbres sont coupés longtemps à l'avance, les plus beaux d'entre eux seront utilement « récupérés » pour les constructions. Il était courant, chez les planteurs de jadis, de trouver des ameublements en beaux bois massifs ou en loupe qui provenaient de leurs propres fonds.

A cette époque déjà lointaine les ébénistes de la ville ne faisaient guère d'affaire avec les planteurs.

En novembre-décembre l'on procède au dégagement de la petite brousse, puis abatage à la suite de toute la population forestière restante.

L'abatage terminé, l'on attend que les bois soient bien secs. Après un délai d'un à deux mois on pourra procéder au brûlage.

C'est là un des spectacles les plus beaux, les plus chauds, qu'il soit donné au planteur de vivre.

En quelques heures le feu consume une énorme masse de troncs, de bambous et de lianes. Dans une publication récente, il en a été donné une description pittoresque par un planteur, M. Thomas.

... « A peine allumé l'incendie court à une vitesse folle et gare au maladroit qui se laissera devancer. Des flammes gigantesques s'élèvent, se tordent, se couchent brusquement, léchant des surfaces considérables, des colonnes de fumée se dressent comme des fûts gigantesques, des cratères se creusent, les bambous explosent, s'effondrent avec de nouveaux jaillissements de flammes. L'air devient brûlant, irrespirable et tout semble devoir être anéanti, dans une dernière convulsion de flammes. Et tout d'un coup l'incendie tombe, la fumée se disperse, il ne reste plus que d'immenses surfaces noires sur lesquelles les derniers troncs ressemblent à d'immenses cadavres abandonnés... »

Tous les brûlages ne sont pas, hélas, aussi réussis. Dès le lendemain, il faut procéder au ramassage, à la remise en tas des troncs restants et au rebrûlage.

Tâche ingrate où l'on voit des équipes de 40 à 50 coolies s'acharnant sur un seul tronc pour le riper et l'aligner.

Dès les premières pluies il faut également veiller à maintenir le terrain propre, des sarclages devront être répétés toutes les quinze semaines.

Le rebrûlage terminé il reste encore, avant de pouvoir planter, à exterminer le tranh (*imperata cylindrica*), graminée agressive dont les racines présentent des pointes acérées qui traversent toute racine de plant concurrent.

Le tranh non contrôlé a une très grande faculté d'envahissement et brûle en saison sèche. Il a été la cause de la disparition d'un certain nombre de plantations durant les années de crise.

PIQUETAGE, TROUAGE, PLANTATION. — A la suite de nombreux essais, et sans pouvoir dire que la question soit entièrement résolue, il est admis de planter en bon terrain 400 à 500 plants à l'hectare ; en terrain plus médiocre, on peut augmenter cette densité.

Pour une même densité, trois modes de piquetage sont courants en Indochine : la disposition en carré, en rectangle et la plantation suivant courbes de niveau. Chaque système a ses partisans, mais il semble que le carré ou le rectangle retiennent plus particulièrement la faveur des planteurs. Les espacements d'arbres à arbres les plus courants sont : 5 m. $\times$ 5 m., 5 m. $\times$ 4 m., 6 m. $\times$ 3 m. 50, 6 $\times$ 4 m., 7 m. $\times$ 3 m. 50.

Le trouage avant plantation est fait habituellement sous forme de trous cubiques de 0 m. 50 à 0 m. 70 d'arête. Un trou plus économique est parfois préconisé, surtout en période de pénurie de main-d'œuvre.

Il est alors trapézoïdal et creusé entièrement à la houe.

Après avoir rebouché partiellement les trous, et dès que la saison des pluies semble établie, pratiquement entre le 15 mai et le 20 juin, on peut commencer à planter :

Soit en « stumps », c'est-à-dire à plant arraché avec tiges et racines recépés à 40 cm. de part et d'autre du collet. C'est la méthode la moins chère et la plus rapide ;

Soit en « mottes » ou en « paniers », où le plant est transporté avec une motte de terre qui conserve les racines latérales. C'est la méthode sûre, qui donne le meilleur pourcentage de réussite.

La plantation terminée, jusqu'à la fin de la saison des pluies il faut veiller à remplacer régulièrement les plants morts.

La plantation en mottes, après avoir été abandonnée de nombreuses années, est devenue de plus en plus à la mode. C'est un gage de succès ; les plantations de ces dernières années sont remarquables par rapport aux cultures antérieures à 1930.

II. — L'ENTRETIEN D'UNE JEUNE PLANTATION

Entre l'année de la plantation et celle de la mise en saignée (5^e ou 6^e année) les travaux culturaux sont extrêmement simples.

L'important est qu'ils soient effectués régulièrement et à temps.

SARCLAGE, COUVERTURE. — Une jeune culture d'hévéas doit être soigneusement entretenue. Tous les planteurs admettent d'avoir à tenir constamment propre par sarclages répétés, au moins une bande de 1 m. 50 de part et d'autre des lignes d'hévéas.

Pour le reste de la surface, les méthodes diffèrent. Elles sont au nombre de quatre :

Terrain maintenu intégralement propre : on appelle cette forme d'entretien « clean weeding ». D'un point de vue théorique c'est une méthode

illogique et barbare car laissant le sol exposé au soleil, on peut craindre la stérilisation du sol. Dans la pratique il semble prouvé, par contre, que c'est celle qui procure à l'hévéa la croissance la plus rapide et les analyses de terre montrent que le sol se reforme très vite sans être stérilisé ;

Terrain couvert de légumineuses dont les principales espèces sont le centrosema, les crotalaires, les tephrosia, le pueraria, l'indigofera et nous en passons. Pour un agronome d'Europe, c'est la méthode la plus rationnelle. Elle est encore souvent appliquée en Indochine. Nous la conseillons en terre grise. En terre rouge, nous ne pouvons que constater que les cultures se développent moins vite que celles sarclées propres ;

Méthode forestière prônée par quelques rares planteurs ; elle consiste à laisser pousser en bandes le plus grand nombre possible de jets ou de rejets de forêt en éliminant les plus agressifs d'entre eux. Cet entretien est très coûteux et ne semble pas donner les résultats escomptés ;

Sarclage sélectif, qui laisse subsister au cours du sarclage des plantes herbacées non agressives. C'est un entretien bon marché.

Notons que, quelle que soit la méthode suivie, il importe de continuer sans arrêt le dépistage et l'éradication du tranh qui peut subsister malgré le piochage de l'année de la plantation.

PROTECTION CONTRE LES EAUX. — Soit par endiguement, soit par drainage. En terre rouge, les pentes sont souvent fortes mais même sur les terrains relativement plats les pluies créent chaque année une érosion importante. Surtout dans l'entretien en clean weeding, il importe d'endiguer le sol dès l'année de la plantation. L'expérience montre que sur les terrains perméables qui constituent les terres rouges les digues les moins coûteuses, tout en étant suffisantes, sont des petites diguettes alignées tous les deux intervalles.

En terre grise, il peut y avoir nécessité de drainer si le sol est imperméable.

Les travaux de protection ont longtemps été considérés comme secondaires, la tendance actuelle est de leur attribuer une grande importance.

LES MALADIES DE L'HEVEA. — Elles sont nombreuses. Le climat de l'Indochine, à saisons bien marquées, permet de les juguler sans trop de difficultés.

Les jeunes plants souffrent du « glaoesporium » qui se manifeste par un dessèchement rapide des feuilles et du tronc.

Plus âgés, les hévéas sont sensibles au « corticium » ou maladie rose de l'écorce.

Le « fomès », ou maladie des racines, est plus rare ; il a néanmoins été signalé sporadiquement sur plants sélectionnés plus fragiles que les anciennes cultures.

Si nous ajoutons pour l'arbre adulte en saignée un certain nombre d'affections des panneaux, nous aurons fait le tour de la pathologie de l'hévéa.

Les circonstances ont poussé le planteur à trouver des produits de remplacement pour les mixtures et onguents qui étaient à base de coaltar et de vaseline blonde. Le problème est résolu.

Ici comme pour le sarclage, le risque est faible à condition de dépister les maladies et de faire les traitements « à temps ». Une négligence dans ce domaine peut compromettre gravement la vie d'une plantation.

LA FUMURE. — En terre rouge, les essais effectués jusqu'à présent en Indochine n'ont pas permis d'établir la nécessité, voire l'utilité

d'une fumure. Par contre, en terre grise médiocre, les résultats sont probants à l'avantage d'une fumure complète organominérale équilibrée en azote, acide phosphorique et potasse. Les doses à employer sont assez fortes, le prix de revient en est élevé et beaucoup de petits planteurs hésitent à engager les dépenses nécessaires pour une amélioration malgré tout incomplètement chiffrée.

III. — LA SAIGNÉE DE L'HÉVÉA

GENERALITES. — La saignée est l'opération qui consiste à extraire le latex de l'hévéa, c'est à la fois la plus délicate et la plus importante, puisque c'est le but même de toute plantation.

La saignée consiste à rafraîchir périodiquement une incision en forme de spirale dans l'écorce de l'arbre par prélèvement d'une mince pellicule d'écorce n'atteignant pas le cambium.

Cette incision est pratiquée à l'aide d'une gouge ou d'un couteau de saignée.

Les hévéas sont mis en saignée entre la 5^e et la 7^e années, les arbres sont équipés d'une gouttière en tôle galvanisée et d'une tasse posée sur un support en bambou ou en fil de fer.

Au moment de la mise en saignée on mesure la circonférence des arbres, on retient ceux d'entre eux dont la circonférence dépasse 50 cm. on les dénombre, on les répartit en taches de saignée. Un coolie peut saigner de 200 à 400 arbres par jour suivant la longueur de l'incision, la nature du terrain et l'âge des arbres.

On trace ensuite les arbres, ce qui revient à matérialiser sur l'arbre à l'aide d'un gabarit et d'une pointe l'emplacement et la forme de l'incision initiale.

La saignée se pratique généralement de l'aube à 9-10 heures du matin. Suit l'opération du ramassage, chaque coolie courant d'arbre à arbre pour verser le latex de chaque tasse dans un seau. Dans les petites plantations les coolies ramènent

leurs seaux directement à l'usine, dans les plantations d'une certaine superficie les coolies rejoignent par équipe des stations de ramassage, où charrettes ou camions viennent chercher le latex.

SYSTEMES DE SAIGNÉE. — Des systèmes variés ont été appliqués sur les plantations depuis 1910 ; presque tous les systèmes anciens ont été abandonnés et sont considérés comme historiques. Leur description prend toujours une partie importante des mémoires sur l'histoire du caoutchouc.

En Indochine la quasi-unanimité s'est faite sur deux systèmes principaux :

Une demi-spirale saignée un jour sur deux : 1/2 J/2 ;

Une spirale entière saignée un jour sur quatre : 1 J/4.

Ces deux systèmes, considérés comme équivalents, sont dits d'intensité 100.

En terre grise, sur cultures médiocres ou encore très jeunes, on admet fréquemment une saignée d'intensité 66 %, soit :

Une demi-spirale un jour sur trois : 1/2 J/3 ;

Un tiers de spirale un jour sur deux : 1/3 J/2, plus rarement on trouve :

Deux tiers de spirale un jour sur quatre : 2/3 J/4.

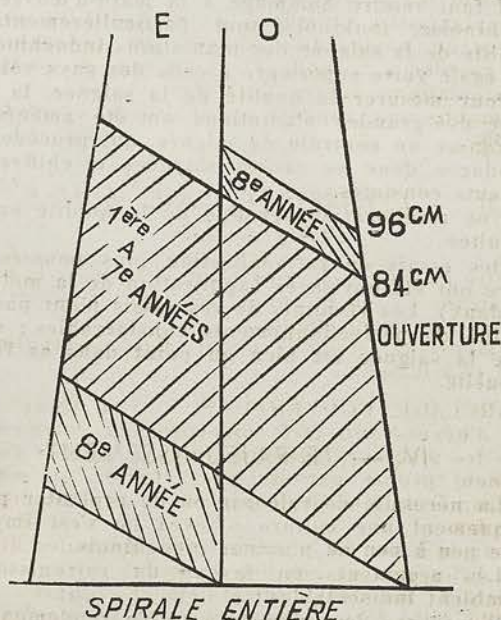
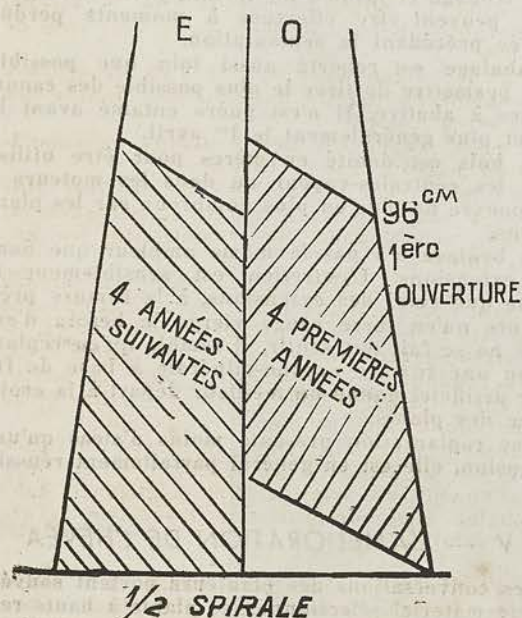
Un certain nombre de règles régissent les hauteurs des incisions :

On estime nécessaire de ne revenir sur une écorce déjà saignée qu'après huit ans de reconstitution.

On admet, c'est généralement exact pour les plants issus de graines, que la production augmente quand on se rapproche du collet ; d'autre part une incision trop haute est difficile à saigner.

Par saignée il faut consommer un minimum de 1 mm. 2 d'écorce pour que les canaux laticifères soient suffisamment rafraîchis et permettent l'écoulement du latex.

Il en résulte un déroulement type des panneaux de saignée que nous figurons ci-dessous :



On voit qu'en spirale entière l'arbre sera saigné pendant un an en deux demi-spirales. A la fin de la 8^e année, on prolonge la demi-spirale haute vers le haut et on se retrouve dans les conditions de la 1^{re} ouverture.

Il existe une catégorie d'arbres, les greffés, dont nous parlerons dans un paragraphe suivant. A l'approche de l'union entre sujet et greffon, qui se trouve entre 20 et 30 cm. du sol, la production diminue, il est donc apparu nécessaire, pour ces arbres, de remonter les incisions par rapport au dispositif ci-dessus. On admet que l'ensemble du schéma est remonté d'environ 40 cm.

Sur les jeunes arbres greffés on pratique plus généralement une saignée 1/2 J/2, car la saignée en spirale entière a fait apparaître des déformations importantes des troncs.

Par contre, pour les vieux arbres, la saignée en spirale entière a la faveur du planteur, elle est plus économique, elle demande moins de coolies à l'hectare.

Signalons qu'il existe en Indochine une ou deux plantations qui pratiquent la saignée de nuit, les heures fraîches étant considérées comme plus favorables que les heures chaudes à la production du latex.

Nous avons dit plus haut que la saignée est une opération délicate. Nous disons plus, une bonne saignée est un chef-d'œuvre de précision.

On sait que le latex est formé et distribué dans l'écorce à l'aide de canaux laticifères. Les canaux, de très faibles diamètres, sont rassemblés en majeure partie dans une zone très étroite, de 1 à 1 mm. 5. Cette zone est attenante au cambium ou assise génératrice. Si la gouge touche le cambium, l'arbre est blessé, l'écorce se régénère très mal, en forme de bourrelet autour du bois. Un arbre blessé est un arbre déprécié, la saignée sur écorce renouvelée en est rendue plus difficile.

Par contre si l'on s'écarte de cette zone on ne trouve presque plus de canaux laticifères, la production de l'arbre diminue très vite.

Le coolie doit en outre veiller à ne consommer ni trop ni pas assez d'écorce, à maintenir constante la pente de l'incision (30° environ).

Il faut rendre hommage à la main-d'œuvre indochinoise, tonkinoise tout particulièrement. La qualité de la saignée des plantations indochinoises est égale voire supérieure à celle des pays voisins.

Pour mesurer la qualité de la saignée, la plupart des grandes plantations ont été amenées à instaurer un contrôle de saignée, qui procède par sondages dans les taches saignées et chiffre les défauts constatés.

Une amélioration sensible de la qualité en est résultée.

Des essais de rationalisation plus poussés encore ont été envisagés (application de la méthode Bodaux). Les résultats de ces essais n'ont pas entraîné de perfectionnements considérables : signe que la saignée est bien au point dans sa forme actuelle.

IV. — LE RAJEUNISSEMENT

La nécessité de rajeunir ou de replanter périodiquement une culture d'hévéa ne s'est imposée que peu à peu au planteur indochinois.

Les arguments en faveur du rajeunissement semblent indiscutables :

Remplacer des cultures à faible rendement par des cultures sélectionnées à haut rendement ;

Assurer la pérennité à une plantation, en faire un ensemble toujours vivant possédant sensiblement une surface équivalente de cultures de chaque âge.

Les principaux groupes de plantations indochinoises se sont lancés résolument dans cette politique de replantations. Les taux annuels de rajeunissements, d'ailleurs limités par une réglementation, sont d'environ 4 %.

On notera avec intérêt qu'avec cette nouvelle politique le capital d'une plantation n'est plus constitué par les hévéas mais bien par le sol. On prêtera donc une attention soutenue à sa conservation et les travaux de protection un peu négligés jadis prendront une importance primordiale.

SAIGNEES INTENSIVES. — Le rajeunissement d'une surface d'hévéas est précédé d'une longue période de saignées semi-intensives et intensives.

De nombreuses expériences ont montré qu'une culture de 20 à 30 ans pouvait sans inconvénient supporter une saignée I J/3 pendant trois ans au moins avec un rendement de 130 % et une saignée de 3 I J/4 avec un rendement de 160 à 200 %.

Cette dernière saignée, dite à incisions multiples, a été mise au point ces dernières années seulement. Un des systèmes les plus communément employés consiste à utiliser le tronc sur 2 m. 50 de hauteur en ajoutant à l'incision directe basse habituelle deux incisions hautes, l'une saignée directement vers le bas, l'autre à l'envers vers le haut.

Des expériences originales, mises en route par la Plantation de Loc-ninh, puis par la Société des Plantations des Terres Rouges, montrent que l'on peut aller très loin dans ce domaine. Des saignées aériennes pratiquées sur les branches ont permis de porter les rendements à 600 % de la production normale. De telles saignées restent pour l'instant dans le domaine expérimental, les dépenses de saignée et d'équipement des arbres les rendant inabordables à la pratique.

RAJEUNISSEMENT PROPREMENT DIT. — Les travaux de replantation ne diffèrent que très peu de travaux d'extension qui ont été décrits plus haut.

Le trouage et jusqu'à un certain point l'endiguement peuvent être effectués à moments perdus l'année précédant la replantation.

L'abatage est reporté aussi loin que possible pour permettre de tirer le plus possible des caoutchoucs à abattre. Il n'est guère entamé avant le Têt et plus généralement le 1^{er} avril.

Le bois est débité en stères pour être utilisé dans les centrales-vapeur ou dans les moteurs à gaz pauvre de plus en plus nombreux sur les plantations.

Le brûlage n'a pas la même ampleur que dans les extensions. L'entretien est sensiblement le même que celui des extensions, à la fumure près.

Alors qu'en terre rouge vierge le besoin d'engrais ne se fait pas sentir, il semble qu'en replantation une fumure organo-minérale à base de fumier artificiel donne un meilleur départ à la croissance des plants.

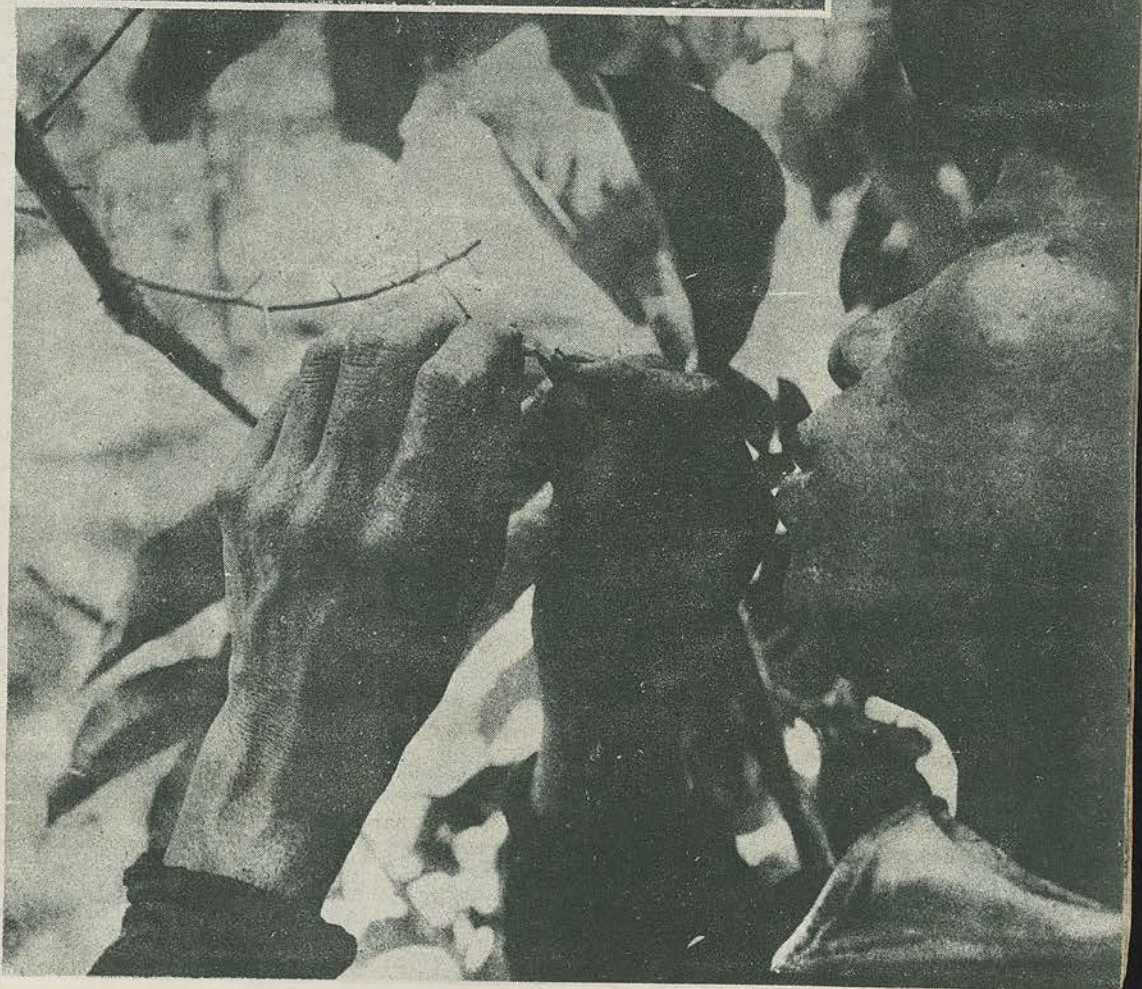
Une replantation présente moins d'aléas qu'une extension, elle est en général parfaitement réussie.

V. — L'AMÉLIORATION DE L'HÉVÉA

Les conversations des planteurs portent souvent sur le matériel sélectionné, les plants à hauts rendements, les seedlings, les greffés. Nous voudrions,



Un hévéa
de 15 ans
saigné
en spirale
entière.



La
pollinisation
artificielle.



à l'usage du lecteur, préciser quelques notions de la génétique de l'hévéa.

QUELQUES DEFINITIONS. — On appelle « seedlings » des plants issus directement de graines par opposition aux « greffés » obtenus par greffage en écusson à œil dormant.

Les yeux de greffe sont prélevés à l'origine sur des arbres bons producteurs ; l'ensemble des greffés provenant d'un même arbre-mère ou d'une même souche forme un « clone ».

Si le terme « seedlings » correspond à tout plant issu de graine, il est cependant plus communément appliqué aux arbres anciens provenant de graines non choisies.

Les graines d'hévéa sont appelées « tout venant » provenant de vieux seedling, « clonales » ou « illégitimes » quand elles proviennent de greffés, « illégitimes à parents présumés connus », c'est-à-dire graines clonales dont on connaît l'origine femelle et dont on présume l'origine mâle grâce au voisinage d'un autre clone, « graines légitimes » obtenues par pollinisation artificielle et dont on connaît ainsi à la fois le père et la mère.

RENDEMENTS. — Tous autres facteurs, sol, densité de plantation, mode de saignée, etc., égaux, les différentes sortes de plants donnent industriellement les différences de rendements suivants :

Seedlings tout venant	1
Greffés	1,4
Illégitimes à parents présumés connus	1,7
Légitimes	2,1

La faveur du planteur s'est donc légitimement portée ces dernières années d'abord sur les greffés qui commencent à être connus, puis sur les légitimes et, à défaut, sur les graines clonales plus faciles à obtenir.

TECHNIQUE DE L'AMELIORATION. — Planter à échelle industrielle, clone, famille illégitime ou famille légitime, n'est possible qu'après de longues recherches qui constituent le travail de sélection. De nombreux organismes, tant officiels que privés, s'y adonnent.

La sélection peut s'opérer soit par voie végétative ou asexuée, soit par voie sexuée ou générative.

Dans le premier cas l'on procède par greffage, dans le second cas par pollinisation.

En fait, les deux méthodes sont étroitement associées, les greffés d'un même clone jouissent des propriétés de l'arbre-mère en ce qui concerne la reproduction végétative.

Schématiquement, on pratique la méthode mixte suivante :

1° Soit une population de seedlings tout-venant, champ de base de la sélection.

On choisit n arbres parmi les plus vigoureux et les meilleurs producteurs.

Ces arbres sont reproduits par greffe et constituent autant de clones A, B, ..., N.

C'est le premier stade de la sélection qui a produit la vingtaine de clones plantés industriellement à l'heure actuelle.

C'est une sélection massale en ce sens que plus on travaille sur un grand nombre d'arbres plus on a de chances d'obtenir un grand nombre de clones.

Car la faculté essentielle d'être un bon producteur ne se reproduit pas automatiquement par greffe. En fait, un arbre bon producteur sur deux ou trois mille donne un clone bon producteur.

2° Supposons que notre population après étude sur une dizaine d'années des greffés produise M clones A — M.

Nous planterons des graines illégitimes de chacun des clones. A ill, ..., M ill ou mieux des graines issues de familles légitimes $A \times B$, $A \times C$, $B \times C$, etc...

A l'étude nous obtiendrons quelques familles illégitimes ou légitimes à bonne productivité.

C'est là le stade actuel de la sélection générative industrielle.

3° Sur ces nouvelles populations d'arbres issus de graines, nous choisirons à nouveau des arbres particulièrement producteurs et vigoureux et nous en ferons par greffe de nouveaux clones a... m dits clones F1.

4° De la même façon, nous recommencerons une sélection sexuée par croisements entre clones F1, soit en croisant indifféremment les meilleurs clones entre eux, soit en combinant des clones de même origine, dans ce dernier cas nous pratiquerons la sélection pédigrée.

C'est là le stade expérimental auquel nous sommes parvenus en Indochine. Les résultats sont très prometteurs. On voit par ce qui précède combien l'amélioration de l'hévéa est une œuvre de longue haleine, car aucun résultat n'est acquis sans l'épreuve de la saignée et non pas de la saignée d'essai à trois ans d'âge, mais de la saignée de l'arbre adulte à 10 ans, 15 ans d'âge.

Si la technique du greffage est relativement aisée, il n'en est pas de même de celle de la pollinisation artificielle.

Il s'agit de récolter du pollen sur une fleur mâle d'un arbre, de le transporter avec précaution et de l'introduire délicatement dans le pistil d'une fleur femelle, non encore éclosée, puis de protéger la fleur pollinisée pour éviter qu'elle ne soit fécondée par un pollen inopportun.

Les conditions de climat en Indochine et l'habileté prodigieuse du coolie tonkinois permettent de réaliser industriellement cette véritable opération chirurgicale.

Signalons qu'une seule société de plantation a réalisé cette année un million et demi de pollinisations différentes, alors qu'en Malaisie les programmes annuels des stations officielles de recherche ne dépassent guère quelques milliers d'opérations.

De Kompong-Thom à Stung-Treng par la forêt

par J. M.

Aux amateurs d'espace, le sort est rigoureux. Plus d'auto, plus de car, plus même de chemin de fer. Mais aux fervents, les joies du cheval, de la marche à pied, de la pirogue et de l'éléphant qui leur permettent de connaître les régions inaccessibles aux pneus trop délicats et de mieux apprécier, à l'allure des lentes caravanes, les pays et leurs habitants.

JUILLET n'est pas, au Cambodge, la saison rêvée du camping ; nous avions néanmoins choisi ce moment pour effectuer le voyage dont on va lire le récit, car c'était la seule période où nous pouvions disposer de quelques jours. Le programme comportait la visite des divers villages de la zone forestière et une liaison de la vallée du Stung-Sèn à celle du Mékong ; les participants étaient S... et moi, auquel se joignait, à partir de Spong, T..., venu de Stung-Treng à notre rencontre.

Le plan indique l'itinéraire suivi.

26 juillet. — Départ de Kompong-Thom à 2 heures du matin... en auto. Voyage facile par la nouvelle route du Phnom-Dek, récemment achevée ; seul incident, le deuil cruel que nous cause la perte d'un pneu à qui sa vétusté n'a pas permis d'achever la route.

A 6 heures du matin, nous atteignons Rovieng, où va commencer le vrai voyage. Les éléphants que nous avons commandés sont entravés à quelque distance, dans la forêt ; les cornacs vont les chercher puis, dans le jour naissant, arrivent les bâts et nos bagages sur le dos des bêtes. Et nous partons... Nous empruntons l'ancienne piste de Chéomkhsan, que nous quitterons d'ailleurs bientôt pour obliquer vers l'est et gagner la berge du Stung-Sèn (1) ; nos éléphants sont habitués à traîner des billes de bois et non à transporter des citadins : aussi impriment-ils au bât un balancement accentué, douloureux à nos reins et inquiétant pour notre estomac ; de plus, alors que les éléphants bien élevés écartent soigneusement les branches susceptibles de blesser leurs passagers, nos montures foncent sans souci des feuillages et épineux divers dont notre peau et nos vêtements accusent bientôt la rencontre.

Au bout d'une heure de marche, nous atteignons un grand pont : mon éléphant passe avec précaution sur la poutre maîtresse et sans incident. Mais à peine ai-je gagné l'autre rive qu'un grand bruit me fait retourner : l'éléphant de S... n'a pas pris les mêmes précautions que le mien, et les rondins qui constituent le platelage du pont se sont effondrés sous sa masse ; S... choit du bât sur le pont... d'où il rebondit dans la rivière ; plus de peur que de mal : quelques contusions légères... et un bain complet ; une lampée de rhum et des vêtements secs remettent S... en forme.

A quelque distance, la pagode de Kwan nous offre, pour un repos momentané, un ombrage agréable ; les bonzes nous servent un thé bien

chaud que nous apprécions et nous les remercions de leur hospitalité en leur offrant en retour tabac, sel et allumettes.

Puis nous repartons, au pas cahoté de nos montures, à travers la forêt claire, et, vers la fin de la matinée, nous atteignons le village de Ch'nion ; une visite à la pagode et quelques conseils donnés au Mékhum pour l'amélioration de l'hygiène et des méthodes de culture des habitants nous prennent un certain temps et ce n'est qu'au début de l'après-midi que nous atteignons, à 3 kilomètres de là, le Stung-Sèn.

Là nous attend le sampan du malais Mam, solide gaillard à la mine réjouie et à la verve intarissable, qui nous annonce avoir préparé à notre intention, pour l'étape du lendemain, des éléphants « distingués » ; et, tandis que le sampan descend le courant, nous attaquons d'un appétit solide le poulet et le riz cantonnais cuits sur le fourneau... du bord.

Le fleuve est en début de crue et le courant est rapide ; sur les berges, couvertes d'épaisses forêts, des bandes de singes exécutent, de branche en branche, leur leçon de culture physique ; parfois apparaissent quelques familles de paons marchant d'un pas grave ; nous essayons sur eux nos talents cynégétiques, sans plus d'effet que de leur causer une frayeur... probable ; pour sauvegarder notre amour-propre, nous accusons, naturellement, de cet échec non notre maladresse mais la vétusté des cartouches... La pluie se met à tomber, mais s'arrête bientôt : elle a juste suffi à me montrer que le vêtement que j'ai emporté n'est imperméable que de nom...

En fin d'après-midi, nous abordons à l'embouchure du O'Long, d'où une demi-heure de marche à travers un « veal » (plaine herbeuse... et boueuse) nous conduit au village de Khna Och. Dans ce village d'une cinquantaine de cases, où nous étions déjà passés environ deux mois plus tôt, nous avons la satisfaction de constater une nette améliora-

(1) Les cours d'eau du Cambodge prennent, suivant leur importance, des noms différents :

O'. — Petit ruisseau, à sec de décembre à juin, et à régime torrentiel.

Prek. — Rivière qui ne conserve qu'un filet d'eau en saison sèche, mais normalement flottable aux hautes eaux.

Stung. — Rivière plus importante, accessible aux jonques et aux chaloupes au moins pendant la saison des pluies.

Tonlé. — Fleuve. Ex. : Tonlé-Thom : Mékong ; Tonlé-sap.

tion de la propreté du village et de voir la plantation récente de « Krabas tès » (coton) et les premiers résultats de la campagne antipianique qui a été entreprise par l'Assistance médicale : des gens, que nous avons vus précédemment couverts de plaies anciennes viennent nous montrer les cicatrisations récentes obtenues après quelques piqûres et témoignent leur satisfaction de cette victoire sur le « choeu dambau » (pian) qui est, avec le paludisme, l'ennemi le plus acharné de ces populations forestières.

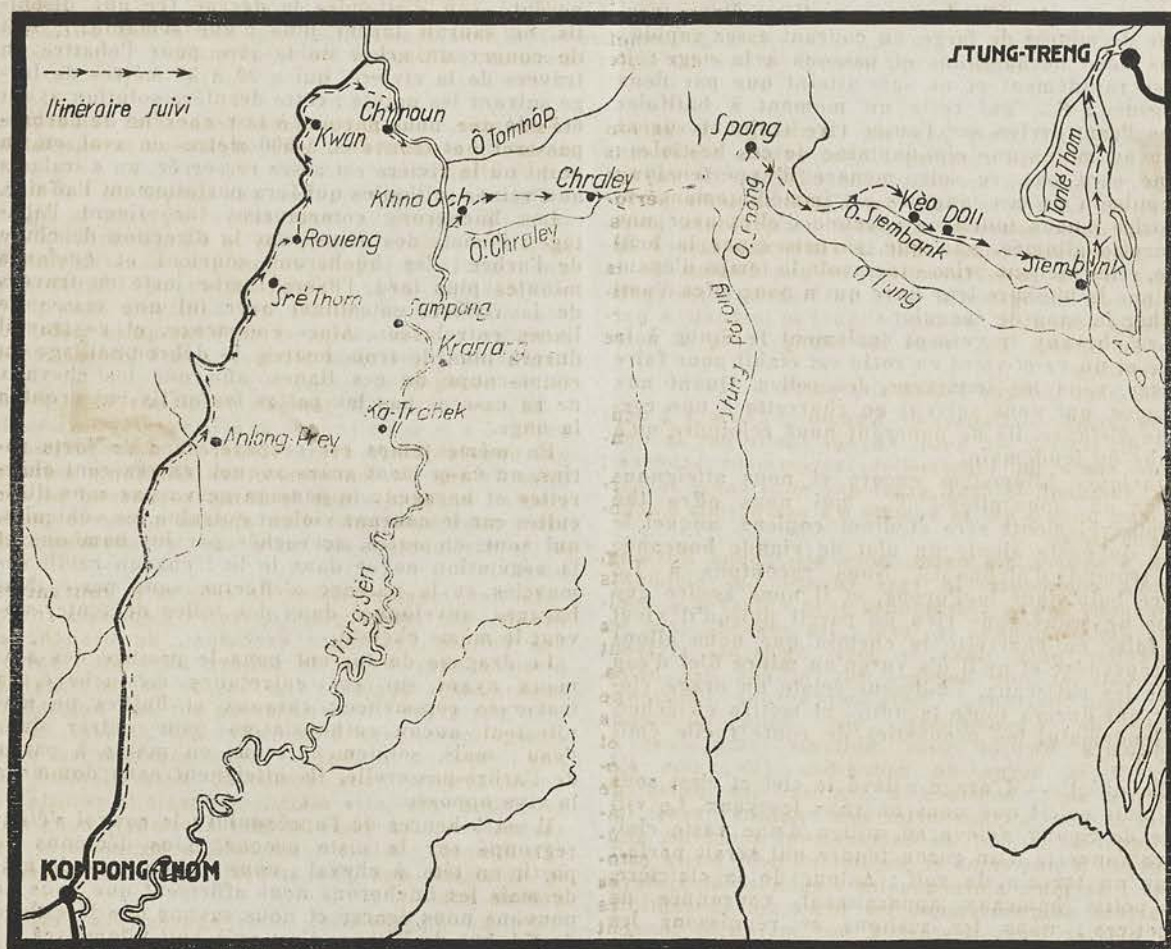
La nuit tombe ; un gros orage, qui ne s'arrêtera que vers 3 heures du matin, éclate ; nous expédions rapidement un repas sommaire puis, étendus dans la sala, partons promptement pour le pays des rêves.

son cornac, elle écarte de nous les feuillages et les épines, arrache d'un coup de trompe preste les baliveaux qui gênent la marche et déracine d'un coup de tête puis achève sous son pied les arbres de diamètre moyen qui barrent le passage.

Le jour se lève brusquement au moment où, après un long passage dans des broussailles hautes, nous atteignons la forêt claire, où des quantités d'orchis en fleurs jettent leur note rose mauve sur l'herbe d'un vert éclatant.

Une courte halte. Un « casse-croûte » apaise nos estomacs exigeants, et nous repartons, au pas lent de Me Bonghoeum, à travers la forêt qu'anime de loin en loin la fuite d'un chevreuil.

Vers 10 h. 30, nous atteignons Chralei, pauvre village d'une trentaine d'habitants vivant des pro-



27 juillet. — 4 heures. Réveil. La douche cambodgienne, à l'eau froide de la jarre, nous fait rapidement reprendre contact avec la réalité.

Les deux éléphants « distingués » annoncés hier par le malais Mam sont là. S... et moi prenons place sur le même bât, la deuxième bête transportant nos bagages. Départ dans la nuit : le cornac de l'éléphant porte-bagages marche en tête, tenant une torche qui provoque, à travers les feuillages, de curieux effets d'ombre.

Mam ne nous a pas menti : l'éléphante qui nous porte, M^{lle} Me Bonghoeum, marche avec précaution, sans ce roulement du train arrière qui est peut-être une marque de coquetterie appréciée des jeunes éléphants mâles, mais qui est, à coup sûr, détestable pour le passager ; dument chapitrée par

duits de la forêt. Là encore, la récente campagne antipianique a produit les plus heureux effets ; les enfants notamment que, deux mois auparavant, j'avais vus couverts de pustules des cheveux aux ortels, présentent des symptômes indéniables de guérison. Nous expliquons aux habitants, qui se croient guéris dès qu'apparaissent les premières cicatrisations, qu'il est indispensable, malgré la douleur momentanée causée par les piqûres, de continuer la cure jusqu'au bout.

Après un rapide déjeuner, nous prenons congé de Me Bonghoeum, car nous allons traverser un long plateau dont les bois touffus ralentiraient trop considérablement la marche de l'éléphant, et nous partons avec les chevaux que nous avons préalablement envoyés à Chralei. La piste, étroite,

encombrée de racines et coupée de fondrières, traverse d'abord un « veal » bourbeux, puis atteint la forêt. La pluie se met à tomber : j'endosse mon imperméable et constate à nouveau que l'eau le traverse comme un simple tamis... Les taons font leur apparition : par escadrilles entières, ils fondent sur nous et nos chevaux, piquent, repartent annoncer à leurs familles qu'un repas frais leur est servi et reviennent chaque fois plus nombreux ; la bataille s'engage entre eux et nous, et, s'ils laissent maints cadavres sur le carreau, nous et nos montures sommes percés de mille coups d'aiguille.

Vers 17 heures, nous atteignons le Stung-Porong ; c'est, en saison sèche, un simple filet d'eau où les chevaux peuvent à peine se désaltérer ; c'est aujourd'hui un cours d'eau d'une trentaine de mètres de large, au courant assez rapide : nous nous déshabillons et passons à la nage ; je passe rapidement et ne suis atteint que par deux sangsues ; S..., qui reste un moment à batifoler dans l'eau, arrive sur l'autre rive traînant sur sa peau au moins une cinquantaine de ces bestioles : il ne sera pas, ce soir, menacé d'hypertension ; l'expulsion de ces sangsues est immédiatement entreprise : nous touchons chacune d'elles avec une cigarette allumée, afin que, surprises par la brûlure, elles lâchent prise sans avoir le temps d'épancher sur la blessure leur bave qui a pour effet d'empêcher le sang de coaguler.

Les chevaux traversent également le Stung à la nage et un va-et-vient en rotin est établi pour faire passer, sans les immerger, les selles. Quant aux bagages, qui nous suivent en charrette à une certaine distance, ils ne pourront nous rejoindre qu'à l'aube du lendemain.

Quelques kilomètres encore et nous atteignons Spong où nous attend T..., qui nous offre thé chaud, vêtements secs et dîner copieux, auquel le chef du poste ajoute un plat de viande boucanée de trompe d'éléphant... Nous racontons à T... notre bain dans le Porong, et il nous assure que nous ne trouverons rien de pareil puisqu'il vient de faire en charrette le chemin que nous allons entreprendre et qu'il n'a vu qu'un mince filet d'eau dans les ruisseaux. Là-dessus éclate un orage violent qui durera toute la nuit... et mettra en échec, le lendemain, les pronostics de route facile émis par T...

28 juillet. — L'orage a lavé le ciel et c'est sous un clair soleil que nous ouvrons les yeux. Le village de Spong s'élève au milieu d'une vaste clairière couverte d'un gazon tendre qui serait parfait pour un terrain de golf ; autour de la clairière, de petits hameaux apparaissent, couronnés de cocotiers ; nous les visitons et réunissons les habitants auxquels nous donnons des conseils pour l'amélioration de leurs maisons, de l'hygiène du village, etc... Nous sommes vêtus de costumes en tissu autarcique de remplacement (« Kantreang baysar » et kapok) et expliquons aux gens comment ils peuvent, même en l'absence de coton et par leurs propres moyens, parer à la disette de tissus en utilisant les fibres des plantes de leur jardin (ananas notamment) ; et chacun de venir tater le tissu de notre costume...

Là encore nous constatons les bienfaits de la récente campagne antipianique : à un précédent voyage, notamment, j'avais dû user de la plus grande insistance pour décider à suivre le traitement le Mékhum du lieu, pianique avancé, portant au bras droit un ulcère inguérissable depuis plusieurs années ; aujourd'hui, il vient de subir sa sixième piqûre : l'ulcère est complètement cic-

trisé et les douleurs plantaires qui l'avaient fait longtemps souffrir ont disparu.

Vers 9 heures, nous repartons à cheval pour la nouvelle étape ; les charrettes portant nos bagages ont quitté Spong dès le lever du jour et nous précèdent.

Vers midi, nous atteignons le O'Siembauk, qui, filet d'eau lorsque T... est passé la veille, est devenu un torrent rapide et profond dont les eaux charrient bois et végétation arrachés aux rives d'amont. Passer à la nage, comme nous l'avons fait pour le Porong, paraît une entreprise hasardeuse car le lit est encombré de bambous épineux et de lianes diverses ; quelques bûcherons qui vivent près de là nous déconseillent de la façon la plus formelle de tenter l'aventure ; ils nous proposent... soit d'attendre la décrue (ce qui, disent-ils, ne saurait tarder plus d'une semaine...), soit de couper un arbre de la rive pour l'abattre en travers de la rivière, qui a 20 à 30 mètres de large suivant les points ; cette dernière solution ayant été adoptée, nous partons à la recherche de l'arbre-passerelle et trouvons, à 500 mètres en aval, en un point où la rivière est assez resserrée, un « sralao » aux veines saillantes qui fera parfaitement l'affaire.

Les bûcherons commencent incontinent l'abatage : j'émetts des doutes sur la direction de chute de l'arbre ; les bûcherons sourient, et quelques minutes plus tard, l'arbre tombe juste en travers de la rivière, entraînant avec lui une masse de lianes entrelacées. Alors commence, et ce travail durera plus de trois heures, le débroussaillage au coupe-coupe de ces lianes, afin que les chevaux ne se cassent pas les pattes lorsqu'ils passeront à la nage.

En même temps est préparé, avec de forts rotins, un va-et-vient grâce auquel traverseront charrettes et bagages : le passage ne va pas sans difficultés car le courant violent entraîne les véhicules, qui sont, en outre, accrochés par les bambous et la végétation noyée dans le lit ; chacun raidit ses muscles et le passage s'effectue sans perte. Nos bagages, enveloppés dans des toiles de tente, suivent le même chemin.

Le dragage du torrent pour le passage des animaux ayant sur ces entrefaites été achevé, la traversée commence : chevaux et buffles ne manifestent aucun enthousiasme pour entrer dans l'eau ; mais, solidement tenus en mains à partir de l'arbre-passerelle, ils atteignent sans dommage la rive opposée.

Il est 5 heures de l'après-midi : le convoi s'étant regroupé sur la piste proche, nous décidons de partir en tête, à cheval ; nous n'avons pas de guide mais les bûcherons nous affirment que nous ne pouvons nous égarer et nous savons que le village de Ké, but de l'étape, n'est qu'à huit kilomètres.

Au bout d'un quart d'heure de marche, l'orage vespéral éclate ; la piste est complètement défoncée et la marche très lente. Le chemin est coupé par un ruisseau en crue qu'il faut franchir à la nage : nous nous déshabillons, attachons nos vêtements sur les selles (précaution d'ailleurs superflue puisque nos vêtements sont trempés), passons à la nage en tenant les chevaux par la bride, enlevons, après avoir pris pied sur l'autre rive, les sangsues qui nous ont pris pour cible, nous rhabillons et repartons.

Une demi-heure plus tard, un autre ruisseau en crue se présente ; nous le franchissons de la même façon, sans toutefois nous dévêtir, ce qui a pour résultat heureux de diminuer sensiblement l'aire d'attaque des sangsues.

A peine avons-nous franchi encore quelques cen-



Photo HESBAY →





La maison lao accueillante sous les manguiers et les palmes des cocoteraies,
comme on aime à la trouver à l'étape

Photo J. L'HUSSIER

taines de mètres qu'un nouveau ruisseau, qui, grâce aux orages violents, se donne des airs de rivière, barre la route.

Et cette épreuve de nage libre se renouvelle n fois, rendue toutefois plus difficile par l'obscurité qui tombe brusquement.

La piste, qui jusque-là était très mauvaise, devient pire encore : un troupeau d'éléphants sauvages a dû nous précéder de peu et a ajouté au défoncement des ornières ses traces profondes ; les chevaux butent sans arrêt ; nous prenons plusieurs fois un contact involontaire et brutal avec le sol ; S... a le cou pris dans une liane et choit lourdement.

La route (... les huit kilomètres prévus) nous paraît interminable ; nous sommes harassés, mais chacun conserve sa bonne humeur.

Enfin, à travers l'orage, nous parvient le bruit de castagnettes que fait un gardien de « chamcar » (plantation de riz ou de maïs dans une clairière de la forêt) pour chasser les sangliers et les chevreuils. Nous appelons et, après quelques hésitations, car il craint les pirates, le gardien vient vers nous avec une torche : ce contact avec le monde habité dissipe notre fatigue.

Nous ne sommes d'ailleurs plus très loin du village de Ké, où nous arrivons quelques minutes plus tard, après avoir mis près de cinq heures pour couvrir huit kilomètres...

La Sala de Ké, qui n'a pourtant que quelques mètres carrés, nous apparaît comme un palais de féerie : deux torches l'illuminent ; un bon feu pétillie bientôt, auquel nous nous réchauffons après avoir troqué nos vêtements trempés contre des sampots de soie, bien secs, que nous prêtent les habitants ; nous tirons des fontes de la selle une bouteille de rhum à laquelle nous donnons une cordiale accolade, et, remis en forme, nous dévorons d'un bel appétit le riz et le poulet grillé que nous offrent les gens du village, puis nous endormons sans coup férir.

29 juillet. — Il a plu jusqu'au matin, mais notre sommeil n'en a pas été troublé. Nous visitons le village dont la vingtaine de cases s'élèvent au bord du O'Siembauk et causons avec les habitants qui s'étonnent que nous n'ayions pas attendu la décrue... pour continuer notre route.

Les charrettes et nos bagages nous rejoignent dans le courant de la matinée, la piste ayant paru impraticable aux conducteurs pendant la nuit. Charrettes puis bagages traversent sans mal le O'Siembauk, sur les frêles embarcations du village ; le convoi, suivi des chevaux, ira par la piste au village de Dong situé également sur le O'Siembauk à dix kilomètres en aval. Pour nous, nous décidons de faire cette étape en sampan : les habitants sont assez réticents pour descendre le fleuve en crue, mais se laisser glisser au fil de l'eau est si tentant que nous décidons les nautonniers du village et partons.

Le courant est très rapide ; les berges, aux frondaisons épaisses, défilent à vive allure ; quelques touffes de bambous épineux barrent le lit du torrent, nous causant quelques émotions, et nous obligent parfois à nous frayer un chemin au coupe-coupe : c'est là le piment de cette promenade qui, en deux heures, nous conduit au village de Dong.

Une trentaine de cases seulement le constituent ; mais la fertilité des jardins et le chiffre élevé des têtes de bétail donnent une impression d'aisance.

Malheureusement, les habitants pratiquent encore le « ray », ce qui, outre le danger que cette pratique constitue pour l'avenir de la forêt, ne donne aux habitants que quelques maigres récoltes de paddy et de maïs ; aussi doivent-ils acheter le riz d'appoint à l'unique commerçant du village de Siembauk, lequel commerçant prend de larges libertés avec les règles édictées par le contrôle des prix... et leur achète, en échange, sous-produits forestiers et dépouilles d'animaux.

Nous passons le reste de la journée à Dong, pour attendre charrettes, chevaux et bagages. De longues causeries avec les habitants, gais et bavards font couler rapidement l'après-midi. Nous leur demandons s'il est possible de descendre le O'Siembauk jusqu'au Mékong ; la rivière, nous disent-ils, est barrée de myriades de touffes de bambous et il faudrait deux à trois jours pour atteindre le Grand fleuve. Comme le temps dont nous disposons nous est mesuré, nous décidons d'achever la tournée à cheval.

30 juillet. — Beau soleil. Il a peu plu hier et le O'Siembauk a baissé de deux mètres. Comme hier à Ké, charrettes et bagages traversent la rivière sur les sampans ; chevaux et buffes passent à la nage sans difficulté, car le courant a fortement diminué.

Cette dernière étape, longue de vingt-cinq kilomètres environ, s'effectue sans difficulté : les petits ruisseaux qui coupent la piste ont repris une apparence normale ; la forêt claire, que coupent quelques boqueteaux épais, offre à nos yeux son paysage verdoyant, et, vers midi, nous arrivons au bord du Mékong qui roule à perte de vue son flot jaune.

Nous tirons de nos fontes les éléments d'un déjeuner frugal, et, dès l'arrivée des charrettes, nous embarquons nos bagages sur la pirogue à moteur qui nous conduira ce soir à Stung-Treng.

Et c'est alors la remontée paisible du Grand fleuve. En cours de route, nous faisons escale à Koh Preah, île à la terre riche mais trop peu peuplée, puis, à quelques kilomètres en amont, à un campement d'ex-prisonniers récemment libérés auxquels l'Administration octroie des terrains de culture et les premiers éléments de leur installation (outils, instruments aratoires, semences, etc...). Cet essai de colonisation pénale est encore à ses débuts mais donne l'impression d'un bon départ : le terrain choisi est d'ailleurs particulièrement fertile et il semble qu'un bon effort constructif puisse permettre aux nouveaux colons d'acquiescer promptement une certaine aisance.

Un peu plus en amont, quelques cambodgiens de Cochinchine ont été également installés depuis peu sur la berge ; déjà patates et légumes divers nourrissent les colons, auxquels l'Administration fournit, jusqu'à la première récolte, l'appoint de riz nécessaire.

La pirogue continue sa lente remontée du fleuve et vers 8 heures du soir apparaissent les lumières de Stung-Treng. Nous débarquons et nous rendons chez T..., qui exhume à notre intention un fonds de vieux whisky particulièrement apprécié...

Le voyage est fini. Heureux qui, comme Ulysse... S... et moi ferons demain nos adieux à T... et regagnerons Kompong-Thom, en descendant cette fois le Mékong jusqu'à Kompong-Cham sur une confortable chaloupe.

A l'occasion des Fêtes de la Mi-Automne,
la Maison de l'Information, à Hanoi,
a donné à son public, en ombres chinoises
signées de **MANH-QUYNH,**

la Légende
DE LA
Tortue d'Or

Dans la nuit des temps, An-Duong-Vuong construisit la ville forte
de Cô-loa avec l'aide de la Tortue d'or, Génie des eaux.

Au moment de se séparer, la Tortue offrit au Roi une de ses griffes
pour en faire la gâchette d'une arbalète invincible au combat.

C'est ainsi qu'An-Duong-Vuong vainquit le général chinois
Triêu-Dà, qui avait envahi ses terres.

La paix revenue, Triêu-Dà mûrit sa vengeance. Il réussit à marier
son fils Trong-Thuy à la fille de An-Duong-Vuong, My-Châu.



Voici quelques-uns de ces ombres.



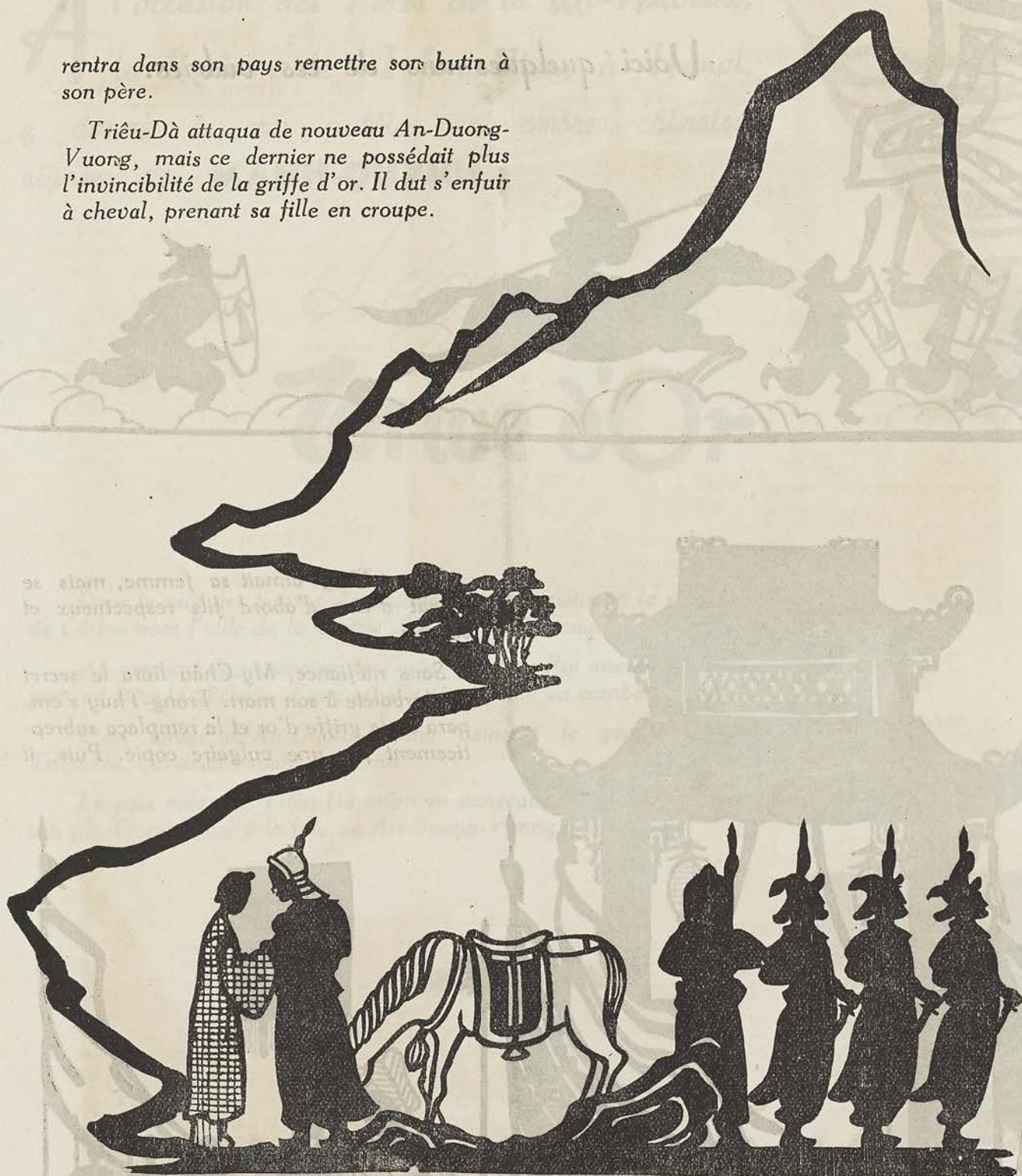
Trong-Thuy aimait sa femme, mais se devait d'être d'abord fils respectueux et soumis.

Sans méfiance, My-Châu livra le secret de l'arbalète à son mari. Trong-Thuy s'empara de la griffe d'or et la remplaça subrepticement par une vulgaire copie. Puis, il



rentra dans son pays remettre son butin à son père.

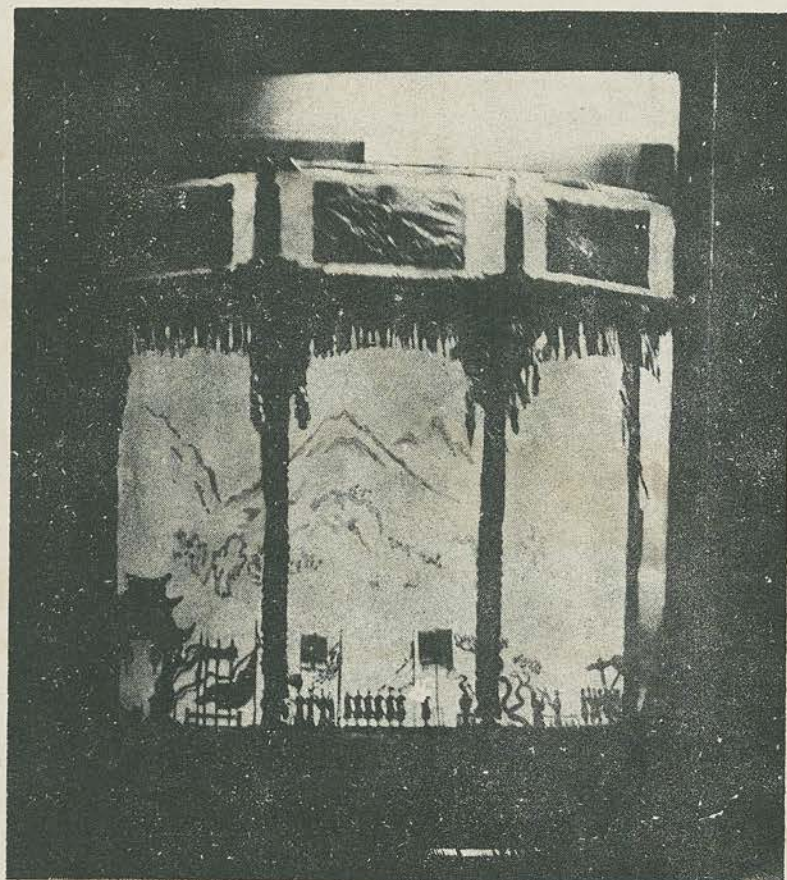
Triêu-Dà attaqua de nouveau An-Duong-Vuong, mais ce dernier ne possédait plus l'invincibilité de la griffe d'or. Il dut s'enfuir à cheval, prenant sa fille en croupe.



Invoquant la Tortue d'or à son secours, la Tortue émergea et s'écria : « Comment échapper à un ennemi qu'on porte en croupe ? ».

Le Roi se retourna vers sa fille, comprit sa trahison et lui trancha la tête.

Puis suivant la Tortue d'or, il entra dans la mer.



A la Maison de l'Information

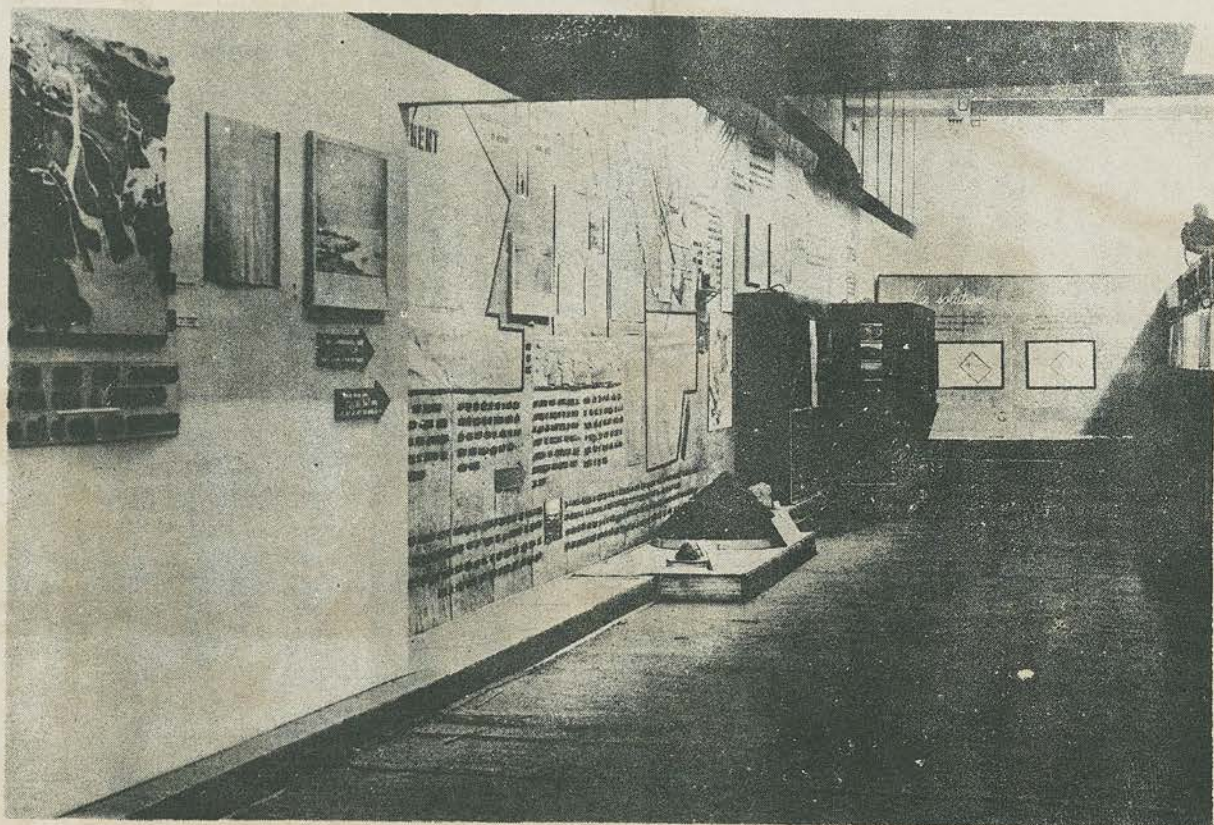
à Hanoi :

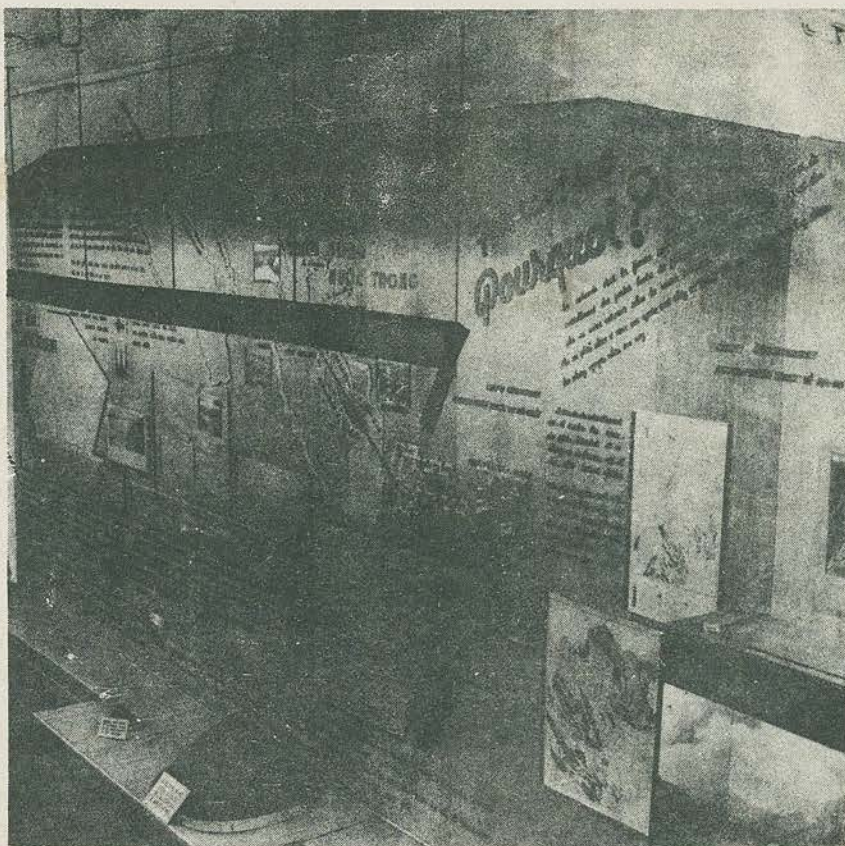
Dans sa vitrine :

Sa lanterne à ombres chinoises, à l'occasion de la
Fête de la Mi-Automne.

Dans ses galeries :

Exposition de : " Haiphong,
port en eaux claires ".





A la Maison
de l'Information
à Hanoi :



Exposition de :
" Haiphong, port en
eaux claires "

L'alimentation dans les différentes classes sociales annamites

par D.

VIVANT dans un pays tropical, baigné par la mer et abondamment arrosé de cours d'eau, l'Annamite dispose d'une nourriture des plus variées. Ses produits alimentaires, qui portent le reflet des coutumes traditionnelles, méritent sans doute l'attention des folkloristes et des sociologues. Ils sont tellement nombreux qu'il est impossible de les passer tous en revue dans l'espace d'un article; nous en indiquerons seulement les principaux, afin de montrer un des aspects les plus curieux et peut-être aussi les plus intéressants de la vie annamite.

LES PAYSANS. — Le paysan annamite, de caractère facile, se contente de ce qui est commode et pratique. A l'heure du repas, il est assis avec les siens sur un lit de camp, les jambes repliées à la mode orientale. Si, faute de moyens, il ne dispose pas d'un nombre de meubles suffisant, il reste accroupi sur une natte ou même sur la terre nue. La maîtresse de céans place, alors, au milieu de ce cercle de convives, un plateau en bois, où sont présentés d'un seul coup, tous les mets.

Comme tous ses compatriotes, aisés ou pauvres, indifféremment, le nhà-quê manie de la main droite une paire de baguettes à la façon des fourchettes occidentales. Il prend chaque fois, un morceau d'aliment, le plonge dans du sel ou de la saumure s'il ne le trouve pas assez sa'é. Puis, il le mélange avec un peu de riz contenu dans le bol qu'il tient dans la main gauche, et en fait une bouchée. Après avoir mâché et avalé celle-ci, il commence à en préparer une autre; et le même manège continue jusqu'à la fin du repas. Quand il a soif, il arrose sa cái-bát de riz de quelques cuillerées de bouillon. La manière dont mangent les Annamites, le savoir-vivre à table, ainsi que l'étiquette observée dans les grandes occasions, nous les étudierons en détail dans un prochain article.

Le paysan a un menu des plus simples, qui varie légèrement avec les saisons, et dont voici quelques exemples :

Menu d'été.

Riz de qualité médiocre
et de couleur rouge.
Bouillon de légumes.
Crevettes grillées.
Aubergines salées.
Tuong, sel, nuoc-mam.

Menu d'hiver.

Riz de qualité médiocre.
Sésame grillé
et pulvérisé.
Légumes sautés au lard.
Poissons salés ou séchés.
Tuong, sel, nuoc-mam.

Pendant les journées de forte chaleur, le menu comporte toujours un aliment liquide dont voici les quatre variétés essentielles :

- 1° Crabes pilés dans l'eau, cuits avec de l'oignon et de la saumure de poisson, *canh cua* ;
- 2° Crevettes cuites dans l'eau avec des légumes, de la saumure et de l'oignon, *canh tôm* ;
- 3° Escargots d'étang cuits dans l'eau avec du pain de soja, de la graisse, de la saumure, du safran, du vinaigre, de l'oignon et de la menthe, *ôc sào* ;
- 4° Légumes cuits dans l'eau avec de la saumure, *canh rau*.

Toutefois, de tous les mets couramment consommés par la masse, il n'en existe peut-être pas de plus répandus que le liseron d'eau bouilli, pris avec la saumure de soja.

De là, la chanson populaire si connue :

Trời còn dầy, đất còn dầy,

Còn ao rau muống, còn dầy chum tương.

« Tant qu'il y aura le ciel et la terre, nous aurons toujours des étangs pleins de liserons d'eau et des jarres pleines de saumure de soja. »

Le *rau muống*, communément appelé liseron, épinard ou patate d'eau, est une plante aquatique cultivée dans les étangs et dans les mares. Hérisé de feuilles vertes, il recouvre le plus souvent la surface de l'eau comme une immense nappe de verdure. Quant à la saumure de soja, qui existe en réserve chez tous les paysans un peu aisés, sa préparation semble ne présenter aucune complication. La femme chargée de ce travail étale du riz gluant cuit à l'étouffée dans de grands paniers; puis, elle le laisse dans cet état pendant quatre ou cinq jours, pour qu'il entre en fermentation, et se recouvre d'une légère couche de moisissure de couleur verdâtre. La pâte ainsi obtenue est versée dans de l'eau pure, avec du sel et de la farine provenant des grains de soja torréfiés et réduits en poudre. Enfin, ce mélange est mis dans un vase, pour être agité fortement chaque matin avant le lever de l'aurore, et rester exposé au soleil pendant une dizaine de jours.

Cependant, quand ils ont quelque argent, les habitants de la campagne n'hésitent jamais à se procurer quelques tasses de choum-choum, alcool obtenu par la distillation du riz gluant, et qui

remplace le vin chez les Annamites. Ils boivent lentement et prennent toujours un morceau d'aliment après chaque gorgée. Les mets à la portée de leur bourse, qui peuvent ainsi accompagner leur boisson, sont assez nombreux :

Arachides grillées ou fruits : pêche, orange, mandarine ;

Boyaux de porc cuits dans l'eau, pris avec de la pâte de crevettes et du citron ;

Chrysalides de vers à soie. Ce sont les vers que les habitants retirent des cocons après le dévidage, pour les faire frire dans la graisse avec de l'oignon et de la saumure ;

Poisson sauté au lard ou bouilli dans l'eau ;

Viande attendrie de bœuf et de buffle, nommée communément *thịt tái*. La viande, coupée en morceaux et saupoudrée de farine de riz grillé est consommée crue avec de la saumure de soja et du gingembre.

Il n'y a peut-être pas d'Annamite qui ne prenne, de temps à autre, dans les moments de loisir ou à l'occasion d'une fête, quelques tasses d'alcool. Les hommes qui, par mégarde, ont trop bu et tombent dans l'ivresse, s'enferment spontanément chez eux pour éviter la risée du public ; et les membres de leur famille, guidés par la tradition, leur barbouillent de chaux la plante des pieds, pour leur rendre la lucidité d'esprit.

Pour étancher leur soif, les villageois ont des boissons agréables et saines. Ils recherchent toujours l'eau de pluie, dont ils apprécient la fraîcheur et la pureté. Ils la recueillent par un procédé pittoresque et ingénieux : ils fixent au tronc de chacun de leurs aréquiers, un bambou conducteur faisant l'office de gouttière, et dont l'extrémité inférieure repose sur l'orifice d'une jarre ou le bord d'un bassin en maçonnerie. L'eau du ciel qui tombe sur les feuilles de l'aréquier disposées en plumeau, glisse à travers les branches, descend le long du tronc, passe enfin dans le bambou qui la mène à destination. Elle est conservée avec le plus grand soin, et employée avec parcimonie. Les habitants boivent également du thé, dont ils distinguent plusieurs variétés : le thé chinois, ou *chè tàu*, qui est seulement servi dans les grandes occasions ; le thé vert, ou *chè tuoi*, et les boutons de fleurs de thé, ou *chè hột*. Ils consomment enfin une infusion très astringente de *syzygium* ou *nước vối*. Cette dernière boisson, dont l'usage est particulièrement répandu, est d'une préparation des plus élémentaires. Les feuilles du *cây vối* doivent être cueillies le 5^e jour du 5^e mois, au cours même de la fête de Đuàn-Ngô, où les moindres produits arrachés des arbres ont l'effet, disent les croyances, de tuer les insectes vivants dans notre corps. Après avoir été imbibées d'eau, elles restent déposées dans de grands paniers en bambou pendant quatre ou cinq jours. Puis, elles

sont séchées au soleil, et peuvent être conservées ainsi durant des mois et des années. Pour préparer leur boisson, les paysans en mettent chaque fois une poignée dans une marmite d'eau bouillante.

Quel que soit le métier, les villageois prennent normalement deux repas par jour, l'un de grand matin, l'autre dans l'après-midi. A l'époque des moissons, où le travail exige de rudes efforts, les agriculteurs consomment à midi un plat supplémentaire de riz gluant.

LES COOLIES. — Les coolies annamites ne sont pas moins remarquables de simplicité. A chaque repas, ils rentrent chez eux, ou s'arrêtent simplement dans une auberge au bord de la route, pour avaler quelques bolées de riz, avec une tranche de poisson ou une poignée de légumes. Quelquefois, surtout quand ils sont pressés, ils se contentent de vider un bol de soupe ou de prendre quelques pains locaux, aliments populaires et appétissants en vente un peu partout, et qui peuvent être énumérés ci-après :

Soupes :

Cháo hoa : soupe de riz, qu'on assaisonne à son gré de sel ou de saumure de poisson ;

Cháo lòng : riz cuit avec des boyaux de porc, de la saumure, de l'oignon et du poivre ;

Cháo trai : farine de riz cuite avec des moules d'eau douce ;

Cháo cá : riz cuit avec du poisson.

Pains :

Bánh nếp : pain fait avec de la farine de riz gluant, des haricots, du lard et du poivre ;

Bánh dúc : farine de riz maigre, eau de pulpe de coco et sésame ;

Bánh gai : farine de riz, mélasse, feuilles d'ortie de Chine pilées, haricots verts ;

Bánh trôi : farine de riz gluant ; au centre, petit morceau de sucre. Ce « pain flottant », particulièrement consommé au cours de la fête du 3^e mois est servi dans un bol d'eau ;

Bánh tray : pain maigre saupoudré de grains de sésame, farine de riz gluant ; au centre, haricots et confitures ; on le sert dans de l'eau sucrée.

Quand ces travailleurs manuels n'ont plus faim, ils boivent une tasse de thé, fument une pincée de tabac ou chiquent le bétel ; puis, après un moment de repos, ils recommencent leur tâche quotidienne, la joie au cœur et une chanson aux lèvres...

Pour eux comme pour les paysans, l'essentiel est d'être rassasiés, afin de rester longtemps dehors sans souffrir de la faim, comme l'affirme le proverbe :

Ăn lấy chắc, mặc lấy bền.

« Il importe de prendre des aliments substantiels, et de porter des vêtements solides. »

LA CLASSE MOYENNE. — Les gens aisés, les commerçants, les petits industriels, tous ceux qui forment la classe moyenne de la société annamite prennent beaucoup plus d'aliments carnés que la masse. Ils mangent trois fois dans la journée, tout comme les Occidentaux.

Petit déjeuner : riz gluant, ou soupe chinoise faite de farine de riz et de viande de bœuf.

Déjeuner à midi et dîner à 18 heures.

Menu d'hiver.

Riz blanc.
Légumes sautés au lard.
Viande.
Poisson.
Aubergines et oignons salés.
Tuong, nuoc-mam, sel.
Dessert : thé et fruits de la saison.

Menu d'été.

Riz blanc.
Bouillon.
Viande.
Poisson.
Aubergines salées.
Tuong, nuoc-mam, sel.
Dessert : thé et fruits de la saison.

Ils consomment le plus souvent les mets dont les noms suivent :

Viande de boucherie :

Thịt quay : cochon, poulet ou canard rôti ;

Thịt kho : viande de porc coupée en morceaux et cuite avec de la saumure de poisson ;

Thịt ninh : poulet, canard ou morceau de porc cuit dans l'eau avec des pousses séchées de bambou, du vermicelle chinois, des champignons et de la saumure ;

Thịt hầm : ragoût de porc, de buffle ou de chien assaisonné avec du galanga, de la saumure, de l'alcool et du vinaigre de riz ;

Thịt sào : cochon, poulet ou canard coupé en morceaux et cuit dans un peu d'eau avec de la courge, de l'oignon, de la persicaire et de la saumure ;

Thịt luộc : viande bouillie sans sel ;

Thịt đông : viande cuite dans l'eau avec de la saumure ; on laisse ce bouillon se prendre en gelée et on mange froid ;

Thịt áp-chảo : viande coupée par morceaux, trempée dans du sang avec des oignons et de la saumure, et grillée sur les charbons ;

Nem : hachis de viande et de peau de porc avec de la farine de riz grillée ;

Chả : viande maigre pilée dans un mortier, dont on fait une galette qui doit être grillée sur les charbons ;

Dò lụa : viande pilée dans un mortier, imbibée de saumure, puis enveloppée dans des feuilles de bananier pour être bouillie dans l'eau ;

Dò mỡ : viande mélangée de lard, et subissant la même préparation que le *dò lụa* ;

Mọc : viande grillée ; on en fait des boulettes que l'on cuit dans l'eau avec de la saumure de poisson et de l'oignon ;

Giò : boudin de sang ;

Tiệt canh : sang coagulé de porc ou d'oiseau de basse-cour, mélangé de hachis de viande et de boyaux.

Poissons et mets divers :

Cá rán : poisson frit dans la graisse ;

Cá kho : poisson cuit avec de la saumure ;

Cá ám : poisson cuit dans l'eau avec du riz et de l'oignon, assaisonné avec de la saumure, du jus de citron, du piment, et servi avec de la laitue, de la menthe et du gingembre ;

Cá giúng : hachis d'intestins de porc, de poulet et de poisson, servis séparément chacun dans un plat, avec toutes sortes de condiments ; les convives trempent chaque morceau dans de l'eau bouillante et dans du jus de citron ;

Lươn bung : anguille cuite dans l'eau avec de la banane verte, du vinaigre, de la graisse, du safran, de l'oignon, du piment et de la saumure ;

Ba-ba : tortue d'eau cuite dans l'eau avec du pain de soja, de la graisse, du vinaigre, du safran, du piment et de la saumure.

Trứng cháng : omelette ; *trứng luộc* : œufs cuits dans l'eau ; *trứng muối* : œufs salés ;

Mắm tôm, nước mắm : pâte de crevettes et saumure de poisson ;

Gỏi : chair crue de carpes et de tanches. Ces poissons coupés en morceaux et servis dans une sauce composée de vinaigre et de piment, sont consommés avec des légumes crus, du jus de citron et des arachides grillées.

Canh cá : poisson cuit dans l'eau avec de l'oignon, de la saumure, de la moutarde et du gingembre.

La bourgeoisie annamite consomme, enfin, des boissons nombreuses et variées : le thé parfumé au lotus, le lait de coco, l'alcool de riz, les vins médicamenteux, où l'on fait macérer des fleurs, des graines ou des écorces.

LES RICHES ET L'ARISTOCRATIE. — Chez les riches et l'aristocratie, la nourriture est abondante et recherchée. Les hommes de cette classe sociale consomment de bonnes choses et portent de beaux vêtements, comme l'a remarqué le proverbe bien connu : *Ăn của ngon, mặc của tốt*.

Ils prennent chaque jour trois repas, dont voici un menu type :

Petit déjeuner : riz gluant avec du porc rôti, œufs à la coque ou café au lait.

Déjeuner à midi et dîner à 20 heures.

Été.

Hiver.

Riz de qualité supérieure.

Riz de qualité supérieure.

Bouillon de viande

Viande gelée.

ou de poisson.

Un mets cuisiné.

Un mets cuisiné.

Produits végétaux.

Produits végétaux.

Poisson ou viande.

Poisson ou viande.

Poisson.

Sang coagulé de canard.

Œufs.

Tuong, sel, nuoc-mam

Tuong, sel, nuoc-mam de

fabriqué à Phu-quốc ou

qualité, sang-sau et

dans le Sud-Annam,

si-dâu.

sang-sau et si-dâu

Dessert : potage sucré, fruits, thé ou café.

Ils consomment des aliments connus pour leur goût et le plus souvent empruntés à la cuisine chinoise :

Gạo tằm : riz du 10^e mois. Les Annamites distinguent deux sortes de riz, qui correspondent aux deux principales moissons de l'année : le riz du 5^e mois, ou **gạo chiêm**, qui est considéré comme une céréale de second ordre, et le riz du 10^e mois, ou **gạo mùa**, de qualité nettement supérieure. Les paysans aiment pourtant à consommer le riz du 5^e mois, qui coûte moins cher et permet de mieux résister contre la faim (*no lâu*). Les riches préfèrent naturellement le riz blanc du 10^e mois, qui se digère facilement et possède une saveur agréable ;

Yến sào : nid d'hirondelle cuit dans l'eau avec de la viande hachée, des œufs, de la coriandre et de l'oignon ;

Vây cá : nageoires dorsales de poissons de mer, cuites dans l'eau, et mélangées avec de la viande de porc hachée, du poulet, des pousses fraîches de bambou, de la pulpe de coco, des graines d'arachide grillées, des feuilles de citron hachées menu ;

Bong-bóng : vessies de poisson cuites dans un peu d'eau avec des tubercules dits **củ đậu**, du pain de haricots blancs, de la viande de porc, des œufs battus, des pousses de bambou, de l'oignon et de la saumure ;

Mắm mực : seiche cuite dans l'eau avec un hachis de porc, des pousses de bambou, des œufs battus, des graines d'arachide grillées, de l'oignon et de la saumure ;

Cua bể : chair de crabe de mer pilée, avec des arachides et du sésame, de l'oignon, du poivre et des œufs de cane ;

Nhung ou jeune corne de cerf : la corne de cerf encore jeune constitue un fortifiant très recherché et très coûteux (plus de 500\$ pour une paire) ; elle a la forme d'une petite banane, avec l'extrémité supérieure cartilagineuse et gonflée de sang ; après l'avoir pelée, on la fait sécher au feu, puis la réduit en poudre, pour la consommer avec de l'alcool ou de la soupe de riz ;

Chứng ắp : les œufs couvés sont estimés d'un grand nombre de gourmets. Ceux dans lesquels le poussin est formé, passent pour être très fortifiants ;

Cá thu, cá song (morue et tanche de mer) : la chair de ces poissons, très appréciée, se mange bouillie dans l'eau, sautée au lard, ou cuite avec de la saumure.

Cà cuống, ou nêpe comestible (nom scientifique : *bélostoma indica*) : après avoir attrapé les nêpes au filet, les habitants en choisissent les femelles, reconnues à leur petite taille ; ils leur arrachent les mandibules, afin d'éviter leurs morsures, puis

retirent de leur abdomen deux glandes de la grosseur d'un grain de riz, qui renferment un liquide piquant et parfumé ; ils recueillent cette essence d'une limpidité cristalline dans un flacon de verre, afin de la conserver longtemps. Quelques gouttes de **cà-cuống**, ajoutées à n'importe quel mets, permettent d'en relever le goût et la saveur ;

Cuốn : pâté fait avec de la viande, des crevettes, du résidu d'alcool, de la coriandre, de la menthe et du sucre, le tout enveloppé de feuilles de laitue.

Thang : chair de poulet déchirée, crevettes cuites et pilées, vermicelles annamites, grande nêpe, coriandre et saumure, le tout mélangé à du bouillon de poulet et de crevette ;

Tiết canh vịt, tiết canh chim : le sang coagulé des oiseaux sauvages et des canards est réputé pour son goût exquis et sa fraîcheur.

Boissons :

Rượu tiết dê : alcool contenant du sang de bouc ou de chèvre et réputé comme particulièrement nourrissant (un quart de sang et trois quarts d'alcool) ;

Rượu sen : vin supérieur, parfumé avec des fleurs de lotus ;

Rượu cúc : vin de fleurs de chrysanthème ;

Rượu mai-quế-lộ : vin supérieur de fabrication chinoise ;

Rượu tây : vins de fabrication française, champagne.

DESSERTS :

Bánh đậu : pain de haricots ; pâte de haricots grillés et pilés avec du sucre candi ; on en fait des pains cubiques sur lesquels est dessiné le caractère **thọ** (longévitité) ;

Bánh quế : farine de riz, sucre, œufs frits dans la graisse ;

Bánh su-sê : amidon de riz gluant, sucre, patates, pilées délayées dans l'eau de curcuma ; à l'intérieur, haricots verts, confitures et viande maigre pilée ; le tout est enveloppé de feuilles de bananier et cuit à la vapeur ;

Bánh cốm ou gâteau de riz vert : le riz gluant encore vert est grillé, pilé dans de l'eau sucrée, puis mélangé avec des haricots verts, de la pulpe de coco et des confitures ; on enveloppe le tout d'une feuille de bananier, pour le faire cuire dans la vapeur d'eau ;

Chè hạt sen : pâte d'amidon cuite dans l'eau sucrée et parsemée de graines des lotus ;

Chè bà cốt : riz gluant cuit dans la mélasse ;

Chè thạch : algue marine cuite et coupée très fin, servie dans l'eau sucrée ;

Fruits : oranges de Xã-đoài, en Annam, ou de Bô-hạ, au Tonkin ; bananes royales de Namdinh ; ananas de Phú-thọ ; mangues de Saigon.



Photo VO-AN-NINH

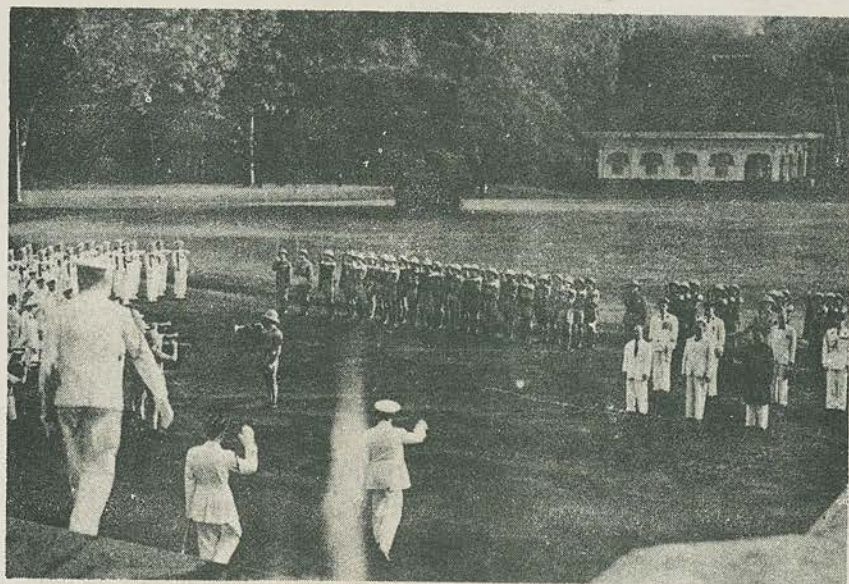
Repas annamite.



Photo LE-DINH-CHU

Il est des repas en plein air qui
ne sont pas des pique-niques.
Au marché, en Cochinchine.

Photo LOESCH



Le 26 septembre, dans les
jardins du Palais du Gou-
vernement, à Saigon, remise
de la Croix de la Légion
d'honneur à MM. :

LE-THANH-LONG

Dôc-phủ-sứ en retraite

Les docteurs :

NGUYEN-VAN-THINH,

Conseiller fédéral,

et

TRAN-VAN-DON

Notons également que certaines régions de l'Indochine savent préparer des aliments spéciaux remarquables, particulièrement recherchés des riches et des connaisseurs, et dont voici quelques exemples :

En Annam, les pains de farine de Hué et les saumures de Phan-thiết ;

En Cochinchine, le *nem de Thủ-Đức* ou hachis de viande et de peau de cochon enveloppé d'une double feuille de sycomore, préparé par les habitants de Thủ-đức, province de Gia-đinh ; le *bánh hời* ou vermicelle consommé avec de la viande rôtie, en vente à Saigon et Chợ-lớn.

Au Tonkin, les pains de riz vert de Hanoi, les liserons d'eau de Sơn-tây et les pâtés de porc de Hưng-yên.

Enfin, d'une façon générale, les habitants du Nord ont à leur table, plus de viande et de légumes que leurs compatriotes des autres parties du royaume ; ceux du Centre et du Sud, plus de poissons, de condiments et de saumures.

Les Annamites de l'aristocratie organisent tous les jours des repas plantureux à l'occasion d'une fête ou de la réception d'un visiteur de marque. Malgré le grand nombre et la qualité des mets locaux, ils choisissent alors de préférence des aliments recherchés, directement inspirés de la cuisine française ou chinoise. En voici un exemple des plus caractéristiques :

MENU

Alcool de riz de fabrication chinoise, notamment le *mai-quế-lộ* ; vieux vins de bonne marque française, champagnes ; toutes choses qui existent encore en réserve dans la plupart des familles de l'aristocratie.

Potages.

Ailerons de requin (mets d'origine chinoise) ;
Nid hirondelle (mets d'origine chinoise) ;
Asperge (d'origine française) ;
Champignon chinois au poulet.
Huitres de mer au pigeon (mets d'origine chinoise).

Hors-d'œuvre.

Riz du 10^e mois.
Poulet bouilli ou sauté au lard.
Porc rôti à la française.

Saucisson de porc de fabrication chinoise.
Ragoût de lapin à la française.

Dessert.

Café ou thé.
Fruits.
Gâteaux de fabrication française.

Ces repas sino-franco-annamites, suprême élégance des Indochinois, ont surpris au premier abord bien des touristes étrangers.

Les Annamites, avec leur bon sens et leur esprit pratique, attachent une grande importance à l'alimentation et à l'art culinaire, témoin les proverbes et chansons populaires :

Ăn được ngủ được là tiên,

Không ăn không ngủ là tiền vút đi

« L'homme est aussi heureux que les divinités, s'il dort bien et mange avec appétit.

» Par contre, que lui importerait d'avoir de l'argent, s'il ne pouvait ni manger ni dormir ?... »

Đã sinh tài sắc ở đời,

Chẳng ăn cũng thiệt, chẳng chơi cũng già.

« Ce serait dommage, si les hommes de talent et les belles jeunes filles ne mangeaient pas bien, et ne s'amusaient pas. A vivre même dans l'ascétisme, ils ne sauraient éviter la vieillesse. »

Hoài tiền mua thuốc nhuộm răng,

Đề tiền mua mía đánh răng vào mồm.

« Quel gaspillage que d'acheter des produits pour le laquage des dents ! Mieux vaudrait se procurer des cannes à sucre pour les faire sauter dans la bouche ! »

Les plus doux et les plus indulgents d'entre eux n'hésitent pas à prendre en aversion les avares qui « n'osent ni manger ni se vêtir » (*ăn chẳng dám ăn, mặc chẳng dám mặc*)

Mais, ne croyons pas qu'ils poussent l'amour de la gastronomie jusqu'à devenir matérialistes et intéressés. S'il apprécient le bien-être comme tous les esprits optimistes et simples, ils ne manquent jamais de tourner en ridicule les hommes et les femmes qui abusent de leur situation de fortune, pour vivre dans la mollesse et l'insouciance :

Khuyên ai chớ lấy học trò,

Dài lưng tốn vải ăn no lại nằm

« N'épousons pas les mauvais étudiants. Ils sont d'une haute taille, ce qui occasionne une grosse dépense d'étoffe pour la confection des vêtements ; et ils ne font que s'étendre après avoir mangé. »

Những người béo trọc béo tròn,

Ăn vụng như chớp đánh con cả ngày !

« Les femmes d'une grosse corpulence sont presque toujours celles qui ont l'habitude de manger en cachette et de battre les enfants ! »

Enfin ils n'oublient pas non plus les pauvres, à qui ils conseillent de supporter la faim avec courage et sang-froid :

Dù no dù đói cũng tươi ;

Cái miệng em cười, đói cũng như no.

« Jeune fille, garde ta bonne humeur dans la faim comme dans la satiété ; que le sourire flotte toujours sur tes lèvres ! »

LE BRIDGE

par LE POULAIN

PARTIE "A" LE CONTRE POSITIF

Nos lecteurs savent comment le reconnaître ; il peut être fait à la hauteur de 1 en particulier contre sans-atout et peut être très rémunérateur ; à la hauteur de 2, surtout contre trèfle et carreau ! Il est en général léger et à la disposition du partenaire qui peut l'enlever. Au delà de 2, il doit être très fort. Enfin, sur une déclaration de chlem, il faut en général éviter de contrer car, *primo*, vous donnez un renseignement précieux au déclarant ; *secundo*, vous risquez un surcontre toujours plus intéressant pour le déclarant que pour vous-même : le déclarant, en effet, n'envisage de chuter que d'une levée soit 200 points pour un bénéfice de 540 avec par exemple six cœurs ou six piques surcontrés. Voici un coup joué récemment à Saïgon particulièrement instructif en ce sens :

P	ADx	P	x
C	Ax	C	RVxx
K	AVxxx	K	x xxx
T	R8x	T	Dxxx

P	10xxxx	O	N	E
C	10xxxx	S		
K	10x			
T	V			

P	RVxx	P	A52
C	Dx	C	ADV1065
K	RD	K	AV5
T	A1098x	T	10

Nord Sud, optimistes, sont montés jusqu'à 7 trèfles que Est a contrés ; Ouest entame du 10 de carreau ; à la vue du mort, Sud voit son contrat perdu, mais lorsqu'il joue petit atout de sa main vers le Roi du mort et que le valet d'Ouest tombe, *grâce au contre* il ne lui reste plus évidemment qu'à faire l'impasse sur Est pour réussir son contrat. Si Est n'avait pas contré, il est fort probable que le déclarant eût joué de l'As son deuxième coup d'atout en pensant trouver DV secs dans la même main... Différence considérable !

Communications et contrôles.

P	— le mort	P	—
C	—	C	—
K	x	K	x
T	R854	T	A1097

P	—	O	N	E
C	—	S		
K	Ax			
T	V62			

P	—	P	—
C	—	C	—
K	xxx	K	x
T	D3	T	A1097

Supposons les 4 jeux ci-contre ramenés à 2 couleurs seulement et à 5 cartes par joueur. Quelle est la meilleure entame pour Ouest afin de faire 3 trèfles dans sa ligne contre une déclaration de sans-atout, Est ayant appelé trèfle au cours des enchères ?

Ouest ayant une rentrée sûre à carreau doit jouer d'abord *petit trèfle* puis, lorsqu'il reprend la main, le valet ; de cette manière Nord Sud ne peuvent faire qu'une levée ; au contraire, si Ouest entame valet, il sacrifie d'emblée son contrôle au profit de la Dame de Sud et valorise la position du Roi de Nord, ce qui est parfaitement contraire au rôle de ce valet.

Problème application.

P	6543	P	V2
C	R72	C	V643
K	D72	K	653
T	V83	T	R952

P	R1098	O	N	E
C	D98	S		
K	V1094			
T	D4			

P	AD7	P	—
C	A105	C	—
K	AR8	K	x
T	A1076	T	A1097

Sud joue 3 sans atouts, entame valet de carreau. Comment jouer les trèfles pour gagner, les jeux de Est et Ouest étant supposés cachés ?

PARTIE "B"

ENCHÈRES DE SACRIFICE

Comme les psychics, les enchères de sacrifice sont terriblement dangereuses à manier. Combien de fois, après une chute de 3 contrés vulnérable s'aperçoit-on que l'adversaire n'aurait pas rempli lui-même son contrat ! Par contre, combien de fois, après 4 cœurs contrés et réussis par les adversaires ne s'aperçoit-on pas qu'en demandant 5 trèfles, on ne chutait que de une levée ! Il convient donc d'arriver à une appréciation rigoureuse de la valeur des quatre mains ; cette appréciation est souvent rendue très difficile par la façon dont l'enchère est conduite ou par les « contre » et les « surcontre » que les bons joueurs ne manquent pas d'utiliser psychologiquement.

Voici un premier exemple :

P	10983	P	A52
C	943	C	ADV1065
K	7	K	AV5
T	V8653	T	10

P	D7	O	N	E
C	R8	S		
K	D109632			
T	R74			

P	RV64	P	—
C	72	C	—
K	R84	K	x
T	AD92	T	A1097

Duplicate aux points de match Est Ouest vulnérables.

Est	Sud	Ouest	Nord
1 cœur	1 pique	2 carreaux	pas
6 cœurs !	pas	pas	6 piques
contre	pas	pas	pas !

Bien joué par la défense, ce coup ne coûta pas moins de 7 levées de chute à la ligne NS soit 1.300 points ; ceci n'aurait rien été et le point de match leur eût tout de même été attribué, mais seulement au cas où Est eût pu remplir son contrat de 6 cœurs ! Or, il n'en était pas ainsi, celui-ci devant concéder un trèfle et un carreau ! Remarquez que les enchères de E-O ne sont pas à blâmer ; que le Roi de trèfle fût transformé en Roi de carreau et le chlem avait alors une chance de réussir ; mais c'est plutôt l'enchère de Nord qui est incompréhensible : il considère sa main insuffisante pour un simple soutien à pique sur 2 carreaux et lorsque les adversaires montent à 6 cœurs, il donne 6 piques ? Mais qui lui disait que le chlem était sûr ? Au contraire, le fait que Sud n'avait pas contré était très indicatif ; Sud pouvait sentir qu'il avait une chance de défaire le contrat, mais d'une part son Roi de carreau qu'il pensait mal placé, d'autre part le silence de son partenaire rendaient un contre assez spéculatif.

La conclusion est qu'il est parfois payant de passer et de laisser les adversaires jouer un contrat de chlem. Voici comment se déroula le jeu de la carte ! Entame Roi de cœur, que Est prend de l'As pour jouer trèfle ; Ouest prend du Roi et retourne trèfle que Est coupe du 5 d'atout ; puis suivent Dame et Valet de cœur, ce dernier coupé du Valet par Sud et surcoupé de la Dame par Ouest qui rejoue son dernier trèfle. Est coupe du 2 et les flancs ayant déjà pris six levées font encore leurs deux as de pique et de carreau.

Solution du dernier problème.

Sud joue 3 sans atouts et Ouest entame du valet de cœur. Comment la défense doit-elle jouer pour faire chuter le contrat ?

P	V9	P	1032	P	R654
C	V10962	C	53	C	A7
K	D853	K	RV4	K	A102
T	85	T	AV1032	T	D764

	N	
O		E
	S	

P	AD87
C	RD84
K	976
T	R9

Que feront 9 joueurs sur 10 à la place de Est ; ils prendront de l'As de cœur et en rejoueront. Sud n'a plus alors qu'à affranchir ses trèfles et à rentrer au mort en faisant l'impasse double à carreau. Si Est est prévoyant, il doit juger que les trèfles de Nord sont dangereux et comme il les accroche très sérieusement, tenter d'annihiler la puissance de rentrée du valet de carreau ; pour cela, il sort le 2 de carreau et quelle que soit la façon de jouer du déclarant, ce dernier ne peut passer les trèfles du mort une fois affranchis, ni en conséquence remplir son contrat.

Comme dans une donnée précédente où Est devait jouer dans la fourchette AD du mort, il convient ici de gagner un temps en se lançant dans la fourchette RV du mort ; la Dame doit évidemment se trouver dans la main du partenaire pour que cette attaque de rentrées puisse réussir.

LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 3 AU 9 OCTOBRE 1944

Pacifique.

L'aviation alliée a effectué plusieurs raids contre les bases japonaises dans le sud-ouest du Pacifique, notamment :

- Toaru, dans l'île de Kei ;
- Kopel et Menado, dans les Célèbes ;
- Babo, en Nouvelle-Guinée ;
- Balik-Papan, dans l'île Bornéo.

Sur terre, de violents combats se poursuivent sur les îles Pililion, Angaur et Godobusu, de l'archipel des Palaos.

Birmanie.

La situation est restée stationnaire dans les secteurs est et ouest.

De violents combats ont été signalés au nord et à l'est de Tiddim, dans les collines Chin.

Chine.

— Des opérations de débarquement ont été effectuées par les forces navales japonaises sur la côte de la province de Fukien, le 27 septembre.

Après avoir établi une tête de pont, les forces japonaises ont progressé vers Foochow, dernier grand port de la côte orientale de Chine encore aux mains des forces de Chungking.

— Dans le Hunan, les forces chinoises opposent une vive résistance dans le centre de la ville de Paoking, entièrement encerclée par les forces japonaises.

— Dans le Kwangsi, les forces nippones ont effectué de nouveaux progrès le long de la voie Hengyang-Kweilin et combattent maintenant à 50 kilomètres dans le nord-est.

— Dans la vallée du Si-kiang, les forces japonaises poursuivent leur avance vers l'ouest et ont occupé Pingnam, à 120 kilomètres de Wuchow.

Europe orientale.

— En Finlande, des combats se déroulent entre forces soviétiques et finlandaises, d'une part, et forces allemandes, d'autre part, le long de la côte nord du golfe de Bothnie, près de la frontière suédoise.

La ville de Tornea et le port de Kemi, ont été occupés, coupant la retraite à un groupe de forces allemandes.

— En Esthonie, des débarquements ont été effectués sur les îles Dagoe et Oesel, à l'entrée du golfe de Riga.

— En Lithuanie, une nouvelle offensive a été déclenchée à l'ouest de Chavli, où les forces soviétiques ont occupé Mazeikiai et Telchi, à mi-distance des ports de Libau et de Memel.

— A Varsovie, les forces polonaises de la résistance ont mis bas les armes après 63 jours de combats contre les Allemands.

— En Roumanie, les forces soviétiques ont traversé la frontière hongroise et atteint la rivière Tisza, occupant les villes de Mézotur, Szentes et Mako.

— En Yougoslavie, l'Armée Rouge, a opéré sa jonction avec les forces yougoslaves du maréchal Tito, au sud-ouest de Turnu-Severin, et menace maintenant Belgrade par le nord-est et le sud, après avoir coupé la voie ferrée Belgrade-Nish.

De violents combats se déroulent dans le secteur de Péetrovgrad, au nord de Belgrade.

Europe méridionale.

— En Italie, les forces anglo-américaines de la Ve Armée ont poursuivi leur avance dans le secteur central du front, le long des routes Florence-Imola et Florence-Bologne, conduisant dans la plaine du Pô.

La ville de Loiano a été occupée le 5 octobre.

Sur la côte adriatique, les forces alliées se sont heurtées aux contre-attaques allemandes et n'ont effectué que de faibles gains locaux.

— En Grèce, des opérations de débarquement ont été effectuées au début d'octobre, sur les îles et la côte occidentale du Péloponèse.

Le port de Patras, ainsi que la ville de Tripoli ont été occupées les 5 et 7 octobre, alors que la ville de Corinthe était évacuée par les Allemands.

En fin de semaine, la presque totalité de la péninsule de Morée était aux mains des forces alliées.

Des débarquements ont été également effectués sur les îles Samos et Rhodes, dans la mer Egée.

Europe occidentale.

En Belgique, les forces canadiennes livrent actuellement de violents combats à l'est et à l'ouest d'Anvers, dans le but de dégager l'estuaire de l'Escaut et rendre praticable ce grand port, redevenu d'une importance capitale par suite de sa situation près de la zone d'opérations.

Après de puissantes attaques, les forces alliées ont traversé le canal Léopold, entre Bruges et Eccloo, ainsi que le canal Anvers-Turnhout, où elles ont progressé jusqu'à la frontière hollandaise, menaçant les centres ferroviaires de Breda et Tilburg.

L'île Walcheren, forteresse allemande commandant l'estuaire de l'Escaut, a été violemment bombardée et en partie inondée par suite de la rupture des digues.

— En Hollande, les Alliés ont livré des combats locaux tendant à renforcer le saillant de Nimègue.

Le couloir situé à l'ouest de la ville, entre la Meuse et le Rhin, a été occupé et des pointes ont été dirigées en direction d'Arnhem.

Sur le flanc est du saillant, des progrès ont été faits en direction de la Meuse et les villes de Groenningen, Oploo et Meijel ont été occupées.

— En Allemagne, une double offensive a été déclenchée au nord et au sud d'Aix-la-Chapelle, et des brèches ont été effectuées dans les défenses de la ligne Siegfried.

Les villes d'Ubach, Beggendorf, Baesweiler et Alsdorf, situées au nord-est d'Aix-la-Chapelle, ont été occupées, et une violente attaque de chars se déroule actuellement en direction de Stolberg, dans le but d'envelopper la région d'Aix-la-Chapelle.

— En France, la ligne de front a subi peu de changements en dépit des attaques répétées des forces alliées.

Les centres de combats restent situés le long de la Moselle, autour de Metz, où le fort de Driant a été occupé, dans les secteurs de Nancy et d'Épinal, ainsi qu'à l'ouest de Belfort.

Sur la côte occidentale, la bataille de Dunkerque bat son plein.

La garnison allemande des îles normandes de la Manche a refusé de se rendre.

EN FRANCE

30 septembre.

La situation à Paris.

Un train de charbon venant du Nord est arrivé à Paris le 15 septembre. Depuis un, deux ou trois trains y sont arrivés. On prévoit pour octobre un arrivage journalier de 5 à 6 trains.

Les réparations du réseau téléphonique sont en cours.

2 octobre.

Le ravitaillement à Paris.

Les boulangers ont pu être approvisionnés en farine et la composition du pain a été sensiblement améliorée. L'augmentation de la ration quotidienne est envisagée pour la fin d'octobre. Les distributions de pommes de terre et de viande ont pu être augmentées; quelques arrivages de conserves de poisson sont signalés.

Le rétablissement du trafic ferroviaire permettra d'améliorer sensiblement le ravitaillement en vivres et en charbon et la distribution d'électricité aux usagers et aux entreprises industrielles produisant des articles de première nécessité.

Paris, 5 octobre.

Le ravitaillement.

La ration quotidienne du pain a été portée à 350 grammes.

A Paris, les arrivages de viande de boucherie ont doublé les stocks de viande congelée et représentent plus de 15 jours de consommation. Les arrivages de lait atteignent maintenant 273.000 litres par jour. La distribution du gaz est assurée pour trois semaines.

Les théâtres.

Le théâtre Sarah-Bernhard réouvrira le 13 octobre avec *La vie est un songe*, de Calderon, adaptée par Alexandre Arnoux.

Elections aux Conseils généraux et municipaux.

Le Gouvernement provisoire a décidé que les élections des conseils généraux et municipaux auront lieu en février 1945, dans les conditions qui ont été arrêtées à Alger, en avril dernier. Les femmes seront électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes.

Pour les enfants.

Venant de Dakar, les premiers colis confectionnés pour les enfants de France sont arrivés à Paris, comprenant des vivres et des trousseaux pour enfants d'un mois à 14 ans.

Paris, 5 octobre.

La lutte contre le marché noir.

Les autorités prévoient pour lutter contre le marché noir la création d'un service dénommé « Police secours économique », composé des contrôleurs spécialistes de la répression.

Paris, 6 octobre.

La tapisserie de Bayeux.

La tapisserie de Bayeux dite « Tapisserie de la Reine Mathilde », œuvre célèbre, évoquant en 72 tableaux successifs l'expédition de Guillaume le Conquérant et la conquête de l'Angleterre par les Normands, est depuis plusieurs semaines, exposée au musée du Louvre. Evacuée de Bayeux le 9 juillet, la précieuse tapisserie a été dirigée successivement dans le département de la Sarthe et sur Paris. Lorsque les circonstances le permettront, elle reprendra place au musée de Bayeux, dont elle est la propriété.

Paris, 7 octobre.

Le trafic ferroviaire.

Les trains recommenceront à circuler à partir du 9 octobre sur les lignes Paris-Toulouse et Paris-Lyon.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Interview de M. Nguyễn-van-Huyên à propos du Van-Miêu de Hanoï.

— A vrai dire, poursuit M. Huyên, le Van-miêu de notre ville n'est la propriété exclusive ni de la province de Hà-dông, ni de la Municipalité de Hanoï. Il fait partie du patrimoine national de tous les Annamites, puisqu'il est le symbole de la gloire de nos lettrés depuis bientôt mille ans.

— Je suis bien de votre avis ! J'estime que l'entretien et la conservation du Van-miêu ont leur raison

d'être, et qu'il ne faut pas laisser le soleil et la pluie donner à ce temple national de la littérature l'aspect d'un site abandonné...

— Qu'y pouvons-nous ? Il y a six ou sept ans, M. Lê-Du, un lettré dévoué à la cause du Van-miêu, a tenté d'obtenir des mandarins de Hà-dông l'autorisation de planter des arbres fruitiers sur des terrains non bâtis du domaine du temple afin d'avoir des revenus nécessaires à son entretien. Cette suggestion n'a pas été, hélas, retenue !

» Sachez aussi que notre Van-miêu ignorait autrefois la solitude actuelle. Il a été un foyer d'étude,

notre Université Nationale, un centre officiel de préparation au Concours de doctorat. Faisant partie de la zone sud de Thang-Long, il dépendait du phuong de Bich-câu et était le centre d'un véritable quartier universitaire. Des grands mandarins, des lettrés de renom tels que Bui-huy-Bich, y avaient leurs demeures entourées de plantes rares et de limpides filets d'eau. Ce quartier de Bich-câu respirait une véritable atmosphère spirituelle ; cette atmosphère a cessé malheureusement d'exister !

— Puisque le Van-mieu est d'importance nationale, quel serait aujourd'hui, d'après vous, le meilleur moyen de rendre le culte à nos sages lettrés, en dehors de ces cérémonies du printemps et de l'automne qui ne provoquent, comme vous savez, aucun écho dans nos milieux intellectuels ?

— On pourrait, avec le concours de l'Ecole Française d'Extrême-Orient qui a la charge de conserver nos monuments historiques, aménager le Van-mieu en un beau site, conforme bien entendu à l'esthétique extrême-orientale, faire disparaître tous ces sales chaos qui en barricadent l'entrée, et transformer ses bâtiments de derrière en une Bibliothèque où seraient centralisés tous les ouvrages intéressant la culture annamite.

» On pourrait également rendre au Van-mieu un peu de son antique fonction de foyer d'étude où des maîtres formés à l'école ancienne ou rompus aux disciplines modernes viendraient parler de temps à autre de notre passé et de notre culture. N'avez-vous pas remarqué que beaucoup de nos jeunes compatriotes ne savent pas ce que c'est que le Van-mieu ? Ils en ignorent la destination véritable ainsi que la nature du culte qui s'y rend ! Ne serait-il pas bon de donner à certains esprits l'occasion de mieux se renseigner sur l'une de nos plus belles reliques ? Un bulletin annuel ou bi-annuel ou mensuel, suivant les besoins et les possibilités, publierait au fur et à mesure des travaux intéressant de près ou de loin la civilisation annamite.

» Pour ces fins, une Société du Van-mieu serait à créer à l'image de nos associations des lettrés de village ou de huyen. Un Conseil d'administration fixerait un programme d'action. Le Comité littéraire de l'A.F.I.M.A. me paraît tout désigné, à condition qu'il élargisse ses cadres, pour prendre cette initiative. Je veux dire qu'il pourrait servir de point de départ à une future société du Van-mieu. A l'heure actuelle quelques associations du Van-mieu fonctionnent déjà en province, à Bac-ninh, Hung-yên, par exemple. Elles pourraient envoyer des délégués au Comité Central du Van-mieu de Hanoi.

» Ce Comité Central aura assez d'autorité pour décerner des prix aux écrivains, artistes et compositeurs. Il pourra distribuer des récompenses aux meilleurs étudiants des Facultés et Ecoles de notre Université Indochinoise, allouer des bourses aux étudiants nécessiteux. Il choisira un jour pour proclamer les noms des lauréats de ses prix et ceux des étudiants les plus méritants de nos grandes écoles...

— Ce jour-là sera peut-être le jour le plus attendu de tous nos esprits cultivés qui chercheront à apprécier

les résultats de l'action et du choix du Comité Central du Van-mieu. Il pourra nous rappeler peut-être le grand jour de l'appel des noms des lauréats de nos célèbres concours littéraires d'autrefois. »

PHAM-MANH-PHAN

(Extrait traduit de la Revue *Tri-Tân* du 28-9-1944.)

A propos de lunettes.

Tous les élèves connaissent Irène, qui ne veut ni vieillir, ni mourir (*La Bruyère*, *Caract.*, XI, 35), et son entretien avec Esculape, c'est une des scènes les plus spirituelles et les plus profondes de *La Bruyère*. Il est un détail de cette page amusante qui n'a guère retenu l'attention des éditeurs, et cependant il provoque toujours une question de notre jeune auditoire : « Ma vue s'affaiblit, dit Irène. — Prenez des lunettes, dit Esculape ». — Les anciens se servaient donc de lunettes ? nous demande-t-on ?

Il semble bien qu'il y ait là un anachronisme.

Par qui, où, à quelle époque furent donc inventées les lunettes qu'Esculape recommande à Irène ? Les premiers missionnaires qui visitèrent la Chine y trouvèrent, très répandu dit-on, l'usage des lunettes ; c'étaient des verres enchâssés, comme les nôtres, dans des montures de métal ou d'ivoire ou de bois. Le grand Dictionnaire Larousse dit qu'en Europe, c'est en 1150, qu'on trouve, d'après un texte de Du Cange, l'usage des lunettes, seulement d'ailleurs pour les presbytes. Mais ce texte est-il probant ? En effet, consultons la Grande Encyclopédie à l'article « bésicles » ; « l'invention des bésicles » paraît remonter à la fin du XIII^e siècle ; mais l'inventeur en est inconnu. La principale des preuves que l'on a de la découverte des lunettes consiste en un manuscrit de 1299 dont l'auteur dit ne pouvoir lire « sans ces verres qu'on a inventés depuis peu, au grand avantage des pauvres vieillards ». Il est aussi fait mention d'un sermon prononcé en 1305, et où il est dit que l'invention des bésicles remonte à une vingtaine d'années. On a encore cité une inscription d'un tombeau de la cathédrale de Florence renfermant les restes de Lalvino de l'Armati, avec cette épithète : « inventeur des bésicles » ; il est mort en 1307.

Il est certain que les lunettes étaient d'un emploi très fréquent au XVII^e siècle, chez les vieillards. On connaît la scène VI de l'acte II de *l'Avare* : Frosine parle d'un homme de 56 ans « qui ne prit point de lunettes pour signer le contrat » ; elle dit que Marianne « est pour les nez qui portent des lunettes », et Harpagon (III, 5) se pare de lunettes qui lui fournissent l'occasion d'un compliment à sa fiancée.

Mais Esculape, quoique dieu, n'a pu prescrire l'emploi de lunettes à son impatiente cliente ; il semble bien qu'à l'époque reculée de la consultation, elles n'étaient pas encore inventées.

F. MINOULET.

(COURRIER D'HAIPHONG du 3-10-1944.)

Petits problèmes pour vous distraire...

I. — Solution des problèmes du précédent numéro.

1^o A fit le raisonnement suivant : Si ma croix était blanche, B se dirait que la sienne est bleue, sinon B aurait vu deux croix blanches et aurait quitté la pièce. De même, C aurait su que sa croix est bleue, sinon B aurait quitté la pièce. Comme aucun des deux ne bouge, je dois être, moi aussi, marqué d'une croix bleue.

2^o « M. Dupont accorde une gratification à son veilleur de nuit parce qu'il lui a sauvé la vie, c'est normal ; mais s'il le « flanque » à la porte... c'est normal aussi.

En effet, le veilleur de nuit dit à son patron : « J'ai rêvé la nuit dernière... » S'il a rêvé, c'est donc qu'il a dormi et s'il a dormi la nuit dernière il n'a pas fait son métier de veilleur de nuit...

II. — Un nouveau problème.

Pour vous reposer des mathématiques, une dictée. Elle est aussi difficile que la célèbre dictée de Méri-mée. Prenez une plume et essayez :

L'acoustique était bien réglée dans cette salle de théâtre, où des effluves embaumés, que procuraient des azalées judicieusement placées et des chrysanthèmes artistement disposés dans les alvéoles soigneuse-

ment dissimulés, surchargeaient l'atmosphère obscure.

Par l'imposte vitrée qui surmontait la porte, on apercevait des groseilliers chargés de fruits, voisinant avec des chèvrefeuilles fleuris, mais, plus loin, près de l'entrée des catacombes creusées sous la ville, c'était l'impassée souillée par des immondices jetées sur le sol alluvionnaire, en contre-bas d'arbres vétustes, voués à un abatage prochain.

L'amiante durci s'ajoutait aux parois faites d'ébène aussi noire qu'un four, et que lissait l'encaustique répandue à profusion, comme c'était l'usage dans cette zone.

Des écriitoires étaient disposées pour que les poètes puissent rédiger à leur aise des épigrammes variées, des épitaphes choisies, et y rimer des épithalames bien sentis, émaillés d'épithètes appropriées. — Sur leurs poèmes, des astérisques tracés au crayon laissaient présumer des lacunes à combler.

L'icône vénérée de Notre-Dame de Kazan, rayonnant de sa grâce concomitante, trônait dans l'oasis idéale de repos où l'artémion sentait venir l'apogée, si désiré, de sa gloire. Ce soi-disant malade réchauffa ses omoplates fatiguées devant un feu où brûlait de l'anthracite acheté dans l'hémisphère opposé, aux antipodes oubliés qu'il avait habités jadis.

Chassant ses idées de trépas et de cercueil, il avala goulument deux entrecôtes (1) assaisonnées de cerfeuil, puis quelques primeurs reçues d'Algérie; alors se colorèrent les orbites pâlies de ses yeux cavernaux, avec peine entr'ouverts, et aussi blêmes qu'étaient bariolées les oriflammes qui décoraient la façade de la salle. — Il renonçait à ses sinagres puériles comme aux billevesées démodées de jadis.

(1) Ce mot donne lieu à controverse quant à son genre — masculin ou féminin, *ad libitum*.

LA VIE INDOCHINOISE

2 octobre.

Saigon. — L'Amiral Decoux s'est rendu au musée Blanchard-de-La-Brosse où il a été accueilli par M. Malleret, conservateur du musée. Avec celui-ci, l'Amiral a examiné en détail une remarquable collection d'objets retrouvés au cours des fouilles récentes effectuées dans le site d'Okeo, à Rach-gia, et qui paraissent devoir apporter à l'archéologie indochinoise des données nouvelles du plus haut intérêt.

Puis MM. le Commissaire Martin et Penavair, directeur et sous-directeur des Services Economiques à Saigon, ont fait visiter au Chef de la Fédération les bureaux de la sous-direction installés dans l'immeuble de la C.F.A.P., boulevard Norodom.

L'Amiral est allé ensuite rue de Massiges, où M. Consigay, inspecteur des Eaux et Forêts, lui a présenté des types de maisons en bois, pratiques et à bon marché, destinés aux fonctionnaires du Service forestier en brousse.

De là, le Gouverneur Général a gagné le camp de la Garde civile où l'attendait le chef d'escadron Fribourg-Synard, commandant du détachement de gendarmerie de Cochinchine-Cambodge. Après avoir passé en revue le détachement qui rendait les honneurs, l'Amiral a inspecté la fanfare de la garde, constituée il y a à peine cinq mois par l'inspecteur principal Parmentier. Au moment de quitter le camp, l'Amiral a félicité ce dernier des brillants résultats obtenus en si peu de temps avec des éléments volontaires n'ayant eu aucune formation musicale préalable.

L'Amiral a parcouru enfin sous la conduite du colonel Solichon, les bureaux du Service Géographique à Gia-dinh, dont le transfert, commencé depuis quelque temps, se poursuit activement dans les nouveaux locaux dont la construction s'achève à Dalat.

3 octobre.

Saigon. — L'Amiral Decoux s'est rendu en tournée d'inspection dans les provinces de Tân-an, My-tho et Go-công.

Accueilli à l'hôtel de l'Inspection de Tân-an par l'Administrateur, M. de Coataudon-Kerdn, et le phu Trân-hung-Ky, il s'est fait présenter les fonctionnaires et les notabilités. Dans sa réponse à une allocution de M. le phu honoraire Huynh-van-Dan, il a tenu à complimenter les propriétaires et les ta-diên de la province pour l'esprit de compréhension réciproque dont ils font preuve et les a exhortés à développer par tous les moyens la culture des textiles.

Après une démonstration sur le stade des groupements Sports-Jeunesse, le Chef de la Fédération s'est rendu dans les bureaux de l'Inspection où l'adminis-

trateur lui a exposé les travaux en cours ou en projet pour débloquer la plaine des Jones, dans le Moc-Hoa et sur le Vaico oriental.

Avant de quitter Tân-an pour My-tho, l'Amiral a parcouru le centre en voiture et s'est fait expliquer l'économie des travaux d'urbanisme qui s'y exécutent.

Il s'est arrêté en route à Bèn-tranh, où l'attendaient M. Delpy, administrateur de My-tho, et le phu Tô-van-Nha, délégué administratif de Cho-gao. Une réception particulièrement brillante y a été réservée par la population au Gouverneur Général qui là encore a tenu à adresser à celle-ci, après une allocution du délégué, ses conseils et ses encouragements.

A My-tho, l'Amiral Decoux a visité la ville où les aménagements d'urbanisme en projet lui ont été exposés par M. Delpy, le groupe scolaire qui compte près de 1.200 élèves, et où M. Truchet, inspecteur interprovincial, lui a présenté les constructions légères destinées à l'hébergement des enfants repêchés de Saigon, enfin les œuvres de bienfaisance, crèche-asile et asile des incurables dont il a parcouru les installations sous la conduite de la Sœur Allix et de M. Jacques Lê-van-Duc et que les Sœurs de Saint-Paul de Chartres dirigent avec un dévouement admirable.

Il a terminé la matinée au cercle-bibliothèque, dont les membres français et annamites avaient organisé une réception en son honneur et où il a répondu aux paroles de bienvenue prononcées par le président, M. Ridalon, ingénieur des Travaux Publics, après la présentation des fonctionnaires et des notabilités.

Dans l'après-midi, le Gouverneur Général et le Gouverneur de la Cochinchine ont gagné la province de Go-công.

4 octobre.

Saigon. — La tournée que l'Amiral a faite hier dans les provinces de Tân-an, My-tho et Go-công se rattache aux inspections qu'il a consacrées aux provinces de l'Ouest à l'automne et au printemps derniers.

L'objet principal de ces visites était de permettre au Chef de la Fédération de prendre contact avec la population et avec ses représentants les plus qualifiés.

Partout il a été accueilli avec un empressement déférent et confiant. En dehors de ses entretiens particuliers, des personnalités appartenant à des milieux très divers ont tenu à lui traduire les sentiments qu'éprouvent les habitants à l'égard du Gouverneur Général et de la France qu'il représente. Leurs allocutions ont, une fois de plus, apporté le témoignage que ses appels à la concorde, à la discipline, à la

confiance étaient parfaitement compris et scrupuleusement suivis. A nouveau, l'Amiral a pu constater au cours de ces manifestations, souvent touchantes, que la population gardait à la France éternelle son amour et sa fidélité et que sa foi en la renaissance de la Mère-Patrie et en son avenir est plus vive que jamais.

Dans les trois chefs-lieux, le Chef de la Fédération a pu constater la vitalité et le développement toujours croissant des mouvements Sports-Jeunesse : la démonstration sur le stade de Tân-an, les haies formées tout le long du parcours dans la ville de My-tho, le rassemblement et le défilé à Go-công ont donné à l'Amiral une nouvelle image de l'action qui se poursuit en profondeur d'un bout à l'autre de l'Indochine en faveur des jeunes et en vue de leur mission future.

Hanoi. — Les tirages de la série D de la 2^e tranche de la Loterie indochinoise ont lieu aujourd'hui à Hanoi.

Le n° 111.819 gagne 10.000 piastres.

Le n° 245.077 de la série C gagne 100.000 piastres.

5 octobre.

Saigon. — M. le Secrétaire Général a reçu le mardi 3 octobre, au nom de l'Amiral, Gouverneur Général de l'Indochine, une délégation de la Société des retraités civils français de la Cochinchine, du Cambodge, du Laos et du Sud-Annam. Cette délégation a entretenu le Secrétaire Général de la précarité de la situation actuelle des retraités désirant rester dans la colonie.

Le Secrétaire Général a assuré la délégation de la haute sollicitude de l'Amiral pour les retraités, sollicitude qui s'est déjà marquée par l'octroi à leur intention d'une subvention importante allouée aux œuvres d'entraide sociale de la Légion. Le Secrétaire Général a déclaré aux intéressés qu'il faisait mettre à l'étude les nouvelles propositions qui lui étaient soumises en vue d'une solution réglementaire de la question.

Hanoi. — M. le Résident Supérieur au Tonkin a visité, du 2 au 4 octobre, la province de Quang-yên et le 1^{er} Territoire militaire.

6 octobre.

Saigon. — L'Amiral Decoux s'est rendu en fin de journée à l'hôtel de ville de Saigon.

L'Amiral a examiné les plans d'urbanisme de Saigon-Cholon-Gia-dinh ; M. Pugnaire, architecte urbaniste, lui a, en particulier, exposé les projets d'extension et d'embellissement de Gia-dinh.

Puis le Gouverneur Général a visité les nouveaux bureaux des services techniques et du Service d'hygiène de la Région. Il s'est longuement entretenu avec le docteur Duga, directeur local de la Santé, et le docteur Hérivaux, chef du Service d'hygiène de la Région, des moyens envisagés pour développer toujours davantage l'action de ce service rendu de plus en plus important par l'extension de l'agglomération de Saigon-Cholon.

L'Amiral Decoux s'est fait présenter enfin le cours de gymnastique rythmique de M^{me} Parmentier qui, ouvert depuis peu, connaît déjà un grand succès. En complimentant l'organisatrice, l'Amiral l'a encouragée à poursuivre son action.

Avant de quitter l'hôtel de ville, l'Amiral a vivement félicité l'administrateur de la Région et les chefs des différents services pour leur esprit de réalisation et pour l'effort de rénovation qu'ils poursuivent.

Hanoi. — Les épreuves du concours de commis indochinois des Services généraux et locaux, dont l'ouverture avait été fixée au 19 octobre 1944, auront lieu simultanément à Hanoi, Hué, Saigon, Phnom-penh, Vientiane et Fort-Bayard, les 18, 19 et 20 octobre 1944, de 20 heures à 23 heures.

— L'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme s'est réuni à l'Institut Anatomique le 3 octobre 1944, à 18 h. 30, sous la présidence de M. George Cédès.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Marie-Josèphe, fille de M. et de M^{me} Moullet (25 septembre 1944) ;

Jacques, fils de M. et de M^{me} Rubègue (29 septembre 1944) ;

Dominique, fille de M. et de M^{me} Paoli (2 octobre 1944) ;

Jean-Pierre, fils de M. et de M^{me} Caratini.

Michel, fils de M. et de M^{me} Duchesne (3 octobre 1944) ;

Maïa-Christine, fils de M. et de M^{me} Ponnau (5 octobre 1944).

COCHINCHINE

Jean-Pierre, fils de M. et de M^{me} Olivier (23 septembre 1944)

Bernard, fils de M. et de M^{me} Ventura (24 septembre 1944) ;

Daniel, fils de M. et de M^{me} Monge (26 septembre 1944) ;

Paulette fille de M. et de M^{me} Muret (25 septembre 1944) ;

Claude, fils de M. et de M^{me} Rusterholtz.

LAOS

René, fils de M. et de M^{me} Ch. Schneider (13 septembre 1944).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. André Breitenstein avec M^{lle} Jacqueline Guio-neaud ;

M. Pham-biêu-Tâm avec M^{lle} Công-tang Tôn-nu Tuyêt-Lê ;

M. Julien Dumoulin avec M^{lle} Ginette Treluyer ;

M. Jean Faria avec M^{lle} Tran-kim-Châm.

MARIAGES.

TONKIN

M. Paul Pretceille avec M^{lle} Gabrielle Kagy (30 septembre 1944).

COCHINCHINE

M. Roger Rousseau avec M^{lle} Jeanne de Roland (25 septembre 1944).

DÉCÈS.

TONKIN

M^{me} V^{ve} Tholot (6 octobre 1944) ;

Alain, fils de M. et de M^{me} Pereira (6 octobre 1944) ;

Gérard, fils de M. et de M^{me} Gesbert (3 octobre 1944).

ERRATUM

Dans le premier article de M. Taboulet, « Les fondements historiques de la civilisation française ou le message des aïeux », paru dans le n° 213 du 28 septembre, lire à la page 4, première colonne :

... « tout à ses parodies bouffonnes »...

au lieu de :

« tout à ses paradis bouffons ».

COURRIER DE NOS LECTEURS

~S. B..., à Hanoi. — Merci de votre désopilante transmission. Nous aimerions certainement ouvrir un sottisier indochinois. Aidez-nous. Recherchez encore et conviez vos amis autour de vous à nous adresser, quand elles leur tombent sous les yeux, ces pages où les auteurs se sont si lourdement trompés sur les choses et les gens qu'ils semblent parfois nous montrer une Indochine inconnue, en tout

cas une Indochine inconnue d'eux tout au moins. Mais n'oubliez pas les références...

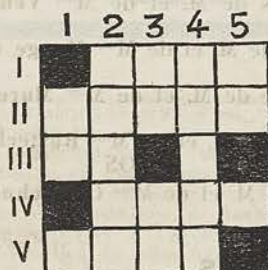
~Ng.-v.-H..., à Hué. — Mais tous vos avis sont écoutés, mon cher lecteur. Notre revue est votre revue. Nous la faisons pour qu'elle vous plaise. Continuez à nous critiquer et à nous apporter vos idées. C'est le signe que vous ne vous désintéressez pas de nous. Et c'est ce que nous souhaitons.

~Un mécontent. — Conservez votre sang-froid. 37° même par les plus fortes chaleurs. Au-dessus, il faut vous faire soigner.

Les mots croisés d'INDOCHINE

Les mots croisés poétiques de G. Rimant.

N° 6. — Cambodge.



Du sol indochinois ayant gravi le faite,
Abordons, voulez-vous, des lieux moins tourmentés ;
Après le doux Laos au cœur sans cesse en fête,
Voici le pays khmer aux palais enchantés.

Ma Muse te salue, ô glorieux Cambodge ;
Ta route est familière aux pneus du monde entier ;
Des Hispano, des Rolls, des Lorraine, des Dodge
Y roulèrent la star et le grand argentier.

Mon véhicule, hélas ! est l'antique Pégase ;
Je m'excuse bien bas d'être si mal monté ;
Qu'est un cheval ailé près d'une auto qui gaze ?
Mais la gloire chez toi n'exclut pas la bonté.

Car tu n'en as tiré nul vain amour du lucre,
Et le progrès n'a point troublé ton heureux sort ;
Mû par un lent zébu, sous tes palmiers à sucre,
Ton lourd char geint toujours, veuf du moindre res-
[sort ;

Et l'on adore encor la très ronde figure,
Au sourire béat mêlé de froid mépris,
Du gros Bouddha qui tend sa panse d'envergure
Comme le seul objet vraiment digne de prix.

A travers la ruine éparse d'un vieux temple,
Un bonze erre parfois de son pas mesuré ;
Puis, dans son long peplum se drapant d'un geste
[ample,
Il s'érige, fleur d'or, sur le ciel azuré.

Solution des mots croisés de A. Frévat.

N° 9.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I	E	T	R	A	V	E		C	O	M	A	
II		R	E	M	O	U	S		R	A	D	E
III	A	I	G	U	I	L	L	E		R	I	O
IV		R	A	S	E		O	N		S	E	L
V	S	E	T	E		C	O	R	D	O	U	E
VI	A	M	E		P		P	E	A	U		
VII	R	E	S	O	L	U		G	R	I	S	E
VIII	G				G	A	L	L	I	E	N	I
IX	A	N	N	E	C	Y		S			M	M
X	S	O	U	R	I	S		T	R	A	I	N
XI	S	E			E	S	T	R	A	D	E	
III	E	L	Y	T	R	E		E	T	A	N	G

Horizontalement.

- IV. — a) Ce que fait parfois le conteur des histoires, etc...
b) En avion.
c) Il en est un qu'on qualifie de marin.

Verticalement.

- VI. — a) L'aventure de ce héros, etc...
b) Son voyage est un vrai poème.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^e

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

-:- Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278



Bière HOMMEL Export Boissons Gazeuses LARUE GLACE

sont des produits que continue à fabriquer la

SOCIÉTÉ DES BRASSERIES

ET GLACIÈRES DE L'INDOCHINE

S. A. au Capital de 4.712.400 \$

En vente partout

GRACE À SON COQ DE COMBAT, XÃ
XÊ A DÉPOUILLÉ LÝ TOÉT DE
TOUT L'ARGENT QUE CELUI CI AVAIT
GAGNÉ À LA LOTÉRIE INDOCHINOISE



== OFFSET ==
TYPOGRAPHIE
PHOTOGRAVURE

IMPRIMERIE TAUPIN & C^{IE}

8 - 10 - 12, Rue Duvaillier — Hanoi

TÉLÉPHONE: N° 147 - 148